L'AMAZONE DE GRENADE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

Par Mme. BARTHELMY H***.

Musique de M. TAIX; Ballets de M. HULLIN.

Représenté, pour la première fois, à Paris; sur le Théatre de la Gaieté, le 27 Février 1812.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Cie.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1812.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALMANZOR, Roi de Grenade et de Murcie.	M. *Lafargue.*
OLCANOR, Prince de Grenade.	M. *Darcourt.*
ALPHONSE, fils d'Almanzor, enfant de Bans.	Mlle. *Adèle-Soisson.*
ABNER, Capitaine des Gardes.	M. *Marty.*
ANDRONICA, épouse d'Almanzor.	Mlle. *Bourgeois.*
ZÉNAIDE, sœur de Lindaraime, Roi de Fez, en Afrique.	Mlle. *Hugens.*
ANTONIO, fermier.	M. *Ferdinand.*
ZULIKA, sa femme.	Mad. *Joigny.*
FÉLISMA, leur fille.	Mlle. *Emilie-Hugens.*
DIÉGO, fiancé à Félisma.	M. *Duménis.*
FOSCAROS, écuyer, confident d'Olcanor.	M. *Camel.*
CLOTILDE, amazone.	Mlle. *Révalard.*
FLOSBERG, } Batéliers.	M. *Michot.*
SHOUARD, } Batéliers.	M. *Basnage.*
KIRKOF, } Soldats vendus à Olcanor.	M. *Lafite.*
ROSBAK, } Soldats vendus à Olcanor.	M. *Hérêt.*
Amazones.	
Batéliers.	
Gardes du Roi.	
Troupe de gens, affidés d'Olcanor.	

La scène est en Espagne, au royaume de Grenade, au 9me. siècle. 1er. acte, près de la Méditérannée, devant la ferme d'Antonio. 2e. A Grenade, dans l'une des salles du palais du Roi. 3e. Dans une plaine, au pied d'une éminence, sur laquelle est la ville de Grenade.

Digitized by Google

LA MAZOUNE DE GRENADE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le côté d'une ferme aisée ; en face une forêt ; au fond la vue de la Méditerranée ; des rochers immenses avancent dans la mer et semblent menacer de leur chûte. Près du rivage, une barque richement décorée. Au lever du rideau, des bateliers accrochent leurs barques, et entrent en scène. Musique vive et animée.

SCENE PREMIÈRE.

FLOSBERG, SHOUARD, Bateliers.

FLOSBERG, *montrant la riche barque, qui est près du rivage.*

Morbleu ! que cette barque est richement décorée !

SHOUARD.

Pour recevoir l'épouse de notre auguste souverain, il n'y a rien d'assez beau.

FLOSBERG.

C'est morguienne, une belle alliance que celle du vaillant Almanzor, roi de Grenade et de Murcie, avec la princesse Zénaïde, sœur du roi de Fez. Je suis sûr qu'on va donner des fêtes brillantes à la cour de notre bon monarque.

SHOUARD.

Je crains que cela ne commence pas très-bien. Le détroit de Gibraltar est houleux. Garre ! il serait bien désolant qu'il arrivât malheur à cette jeune princesse, qui vient occuper le trône et consoler le brave Almanzor.

FLOSBERG.

Il a ma foi, besoin de consolation ; il a été si cruellement trompé par sa première épouse...

SHOUARD.

Est-il bien vrai que la belle Andronica l'ait trahi et qu'elle ait conspiré contre ses jours ? Tiens, Flosberg, je ne crois pas un mot de tout ce qu'on a débité contre elle.

Digitized by Google

FLOSBERG.

Le Conseil suprême l'a reconnue criminelle et l'a condamnée, par grâce, à passer sa vie dans une tour.

SHOUARD.

Je ne puis me persuader qu'une brave guerrière se soit rendue coupable au point de vouloir faire périr son époux, son Roi et le père de son fils.

FLOSBERG.

On dit que cet enfant est charmant.

SHOUARD.

La pauvre femme! on le lui a ravi; jamais elle ne le reverra : c'est çà qui est dur pour une mère. Morguenne, notre ménagère m'a baillé une jolie petite fille, et si on voulait la lui enlever... mais laissons cela; les rois sont nos maîtres, et nous ne devons pas nous mêler de leurs affaires.

FLOSBERG, *très-bas.*

On répand un bruit fâcheux.

SHOUARD.

Quel est-il?

FLOSBERG.

Depuis quinze jours, dit-on, la fière Andronica a trouvé les moyens de sortir de sa prison.

SHOUARD.

Où peut-elle être, maintenant?

FLOSBERG.

On l'ignore.

SHOUARD.

Si elle allait se mettre à la tête de ses amazones, avec lesquelles elle a conquis pour Almanzor, le royaume de Murcie . . . Morbleu! on dit que dans une affaire, cette femme vaut à elle seule dix capitaines, et . . .

FLOSBERG.

On vient de ce côté.

SHOUARD.

C'est Diégo, le gendre futur du fermier Antonio, de ce brave et ancien militaire.

FLOSBERG.

Quoi! c'est lui qui va épouser la jolie Felisma?

SHOUARD.

Oui.

FLOSBERG.

Ma foi, c'est grand dommage; elle est trop gentille pour être la femme de cet imbécille.

SCENE II.

Les Mêmes, DIEGO, *en costume de fiancé.*

DIEGO.

Me voilà.

Digitized by Google

SHOUARD.

Comme il est beau.

DIEGO.

C'est la circonstance.

SHOUARD.

Serais-tu chargé de complimenter la Princesse d'Afrique?

DIEGO.

Que vous êtes nigauds, de ne pas vous apercevoir que je porte les signaux de l'hymenée: l'habit neuf, le bouquet, le ruban, tout vous annonce la joie (*il prend un air de tristesse.*) Eh bien, mes amis, mes bons amis, chers bateliers, mes camarades, j'ai l'âme en deuil.

SHOUARD.

Que diable as-tu?

DIEGO.

La voyez-vous? . . .

SHOUARD.

Ta prétendue? . . .

DIEGO.

Non.

FLOSBERG.

Qui donc?

DIEGO.

Ma tristesse . . . Ah! que c'est frémissant.

SHOUARD.

Perds-tu la tête?

DIEGO.

On la perdrait à moins. Je ne pourrais jamais la consoler . . .

SHOUARD.

Du malheur d'être ta femme. Si tu le veux, je m'en charge.

DIEGO.

Dans le moment présent, je ne pense pas à Félisma.

SHOUARD.

De qui veut-tu donc parler?

DIEGO.

D'une jeune personne, qui demeure là, chez mon cousin Antonio.

SHOUARD.

C'est sa parente?

DIEGO.

Non pas du tout.

SHOUARD.

Qu'est-elle? d'où vient-elle?

DIEGO.

D'où vient-elle? . . . je n'en sais rien; mais qui est-elle, je vais vous le dire. (*il prend Flosberg et Shouard par la main.*) Elle est belle! . . . elle est triste! . . . voilà tout ce que je sais . . . Elle est venue ici toute seule, accompagnée d'un chevalier! C'est, suivant moi, une femme qui n'est point heureuse en ménage, car je l'ai vu pleurer. Elle disait tout bas, en gesticulant comme çà:

Digitized by Google

(*il donne une tappe à Shouard et à Flosberg.*) Cruel époux! malheureux fils! sentez-vous?. . .

SHOUARD, *le lui rendant.*

Eh! oui, je le sens.

DIEGO, *d'un air fier.*

Shouard!

FLOSBERG, *aux bateliers.*

Laissons-là ce grand nigaud, et gâgnons les côtes de la mer. Toi, Shouard, va par-là; si tu vois venir le vaisseau qui nous amène la princesse Zénaïde, tu nous avertiras.

DIEGO.

Est-ce que ne restez pas à ma noce?

SHOUARD.

Nous avons bien autre chose à faire.

DIEGO.

Trop honnête.

SHOUARD, *revenant.*

Dis donc, Diégo, y aura-t-il un grand repas à ta noce?

DIEGO.

Un repas magnifique, composé de gibier, de bon vin.

SHOUARD.

En ce cas, nous reviendrons bientôt.

SCENE III.

DIEGO, ZULIKA.

(*Cette scène doit être jouée vivement.*)

DIEGO, *qu'on appelle en dehors.*

On y va, on y va.

ZULIKA, *en dehors.*

Mais où est-il donc?

DIEGO, *à part.*

Grâce à moi! voilà ma bell-mère future qui va bavarder.

ZULIKA, *l'apercevant.*

Paresseux, que fais-tu là? tu me laisses tout l'embarras de la ferme.

DIEGO.

A force de m'appeler paresseux, je le deviendrai; et d'ailleurs, est-ce qu'on peut faire travailler un joli garçon le jour de sa noce!

ZULIKA.

Rentre dans la ferme, afin de préparer tout ce qu'il faut pour le départ. . .

DIEGO.

De la jeune dame qui est chez nous.

ZULIKA.

Non; pour celui de ton cousin Antonio.

DIEGO.

Où va-t-il?

Digitized by Google

ZULIKA.

A Grenade.

DIEGO.

Que va-t-il y faire ?

ZULIKA.

Demander justice.

DIEGO.

A qui ?

ZULIKA.

Au Roi.

DIEGO.

Pour qui? pour qu'est-ce ?

ZULIKA.

Pour la Princesse.

DIEGO.

Quelle princesse?

ZULIKA.

Celle qui demeure chez nous.

DIEGO, *sautant de joie.*

Chez . . . nous? une princesse! quel honneur!... Quelle...

ZULIKA, *très-étonnée.*

Quoi! ton cousin ne te l'avait pas appris? imprudente! qu'est-ce que j'ai dit-là? Diégo, ne va pas bavarder.

DIEGO, *avec gravité.*

Toujours des soupçons, ma cousine . . . à vous entendre on serait un jeune homme imprudent, un indiscret, un brouillon, un sot; mais, grâce au ciel, on a de l'esprit, de l'intelligence, de la raison. Ah! ne craignez rien . . . on sait garder un secret; on est homme enfin . . . c'est tout dire . . . Comment nomme-t-on cette Princesse?

ZULIKA.

Tu n'en parleras à personne . . . c'est la belle Andronica.

DIEGO, *laisse tomber son chapeau.*

Andronica! Andronica! (*baissant la voix.*) Andronica; ça me saisit . . . depuis quand savez-vous que c'est-elle?

ZULIKA.

Depuis hier seulement; mais il y a long-tems que mon mari avait reçu sa confidence, ah! si elle n'était pas si malheureuse, je lui en voudrais de m'avoir préféré ton cousin.

DIEGO.

Ah! dame! c'est assez naturel; mon cousin Antonio a une de ces figures honnêtes, un air de famille, quelque chose de grand! . . . c'est, morgué, dommage que le ciel n'en ait pas fait un prince.

ZULIKA.

Aussi est-il chéri des habitans de ce pays, qui le regardent comme un père, comme un ami. Ces jouissances-là en valent bien d'autres:

DIÉGO.

Ah! oui, des jouissances-là! . . à propos, il ne peut pas partir.

Digitized by Google

ZULIKA.

Pourquoi?

DIÉGO.

Mon mariage avec ma chère Félisma, sa fille, la fête préparée, le repas. . .

ZULIKA.

La fête, le mariage, tout cela est reculé.

DIÉGO, *désespéré.*

Reculé! . . ah! ciel. Oh! grand dieu. Ah! quel coup!

ZULIKA.

Ecoute, Diégo, l'amour, çà se remet; mais le moment de faire une bonne action, il ne faut pas le laisser passer.

DIÉGO.

Quelle mine je ferai! j'aurai l'air d'un mari ajourné. J'aperçois mon cousin Antonio; comme il paraît triste!

ZULIKA.

Cours, mon ami; tiens-toi prêt à partir s'il te l'ordonne.

DIÉGO, *avec douleur.*

M'occuper des préparatifs qui retardent mon mariage; quelle force! quelle grandeur d'âme il faut avoir! mais c'est pour une femme infortunée. . . je m'immole.

(*Il sort avec un air sentimental.*)

SCENE IV.

ZULIKA, ANTONIO.

ZULIKA, *vivement.*

Qu'as-tu, mon ami?

ANTONIO, *d'un air inquiet.*

Ce que j'ai, bonne Zulika? mon cœur est rempli des plus vives émotions. Le respect, la douleur, la crainte l'agitent tour-à-tour; je forme mille projets. Ma tête est boulversée, ma raison s'égare, et cependant j'en ai grand besoin.

ZULIKA.

Tu m'effraies.

ANTONIO.

Rassures-toi. Je vais tâcher de remettre le calme dans mes esprits.

ZULIKA.

Tu n'as pas rencontré le capitaine Abner?

ANTONIO.

Non. Apparemment qu'il n'aura pu encore enlever le fils de la reine, que le prince Olcanor fait, dit-on, garder soigneusement dans le palais. Il faut que des événemens imprevus l'aient empêché de remplir sa promesse. Il est obligé de prendre les plus grands ménagemens à la cour, où il ne reste que pour surveiller les méchans. Quand ce brave capitaine aura amené ici le jeune Alphonse, (c'est le nom du fils d'Andronica), j'irai au palais d'Almanzor.

Digitized by Google

ZULIKA.

Voudra-t-on t'y laisser entrer? pourras-tu parler au roi? et si tu parviens jusqu'à lui, t'écoutera-t il?

ANTONIO.

S'il m'écoutera. . . oui, j'en réponds. La princesse n'est pas encore éveillée?

ZULIKA.

Non.

ANTONIO.

Tant mieux. L'infortuné qui peut dormir cesse un instant de sentir ses malheurs.

ZULIKA.

Apprends-moi donc quels sont les chagrins d'Andronica?

ANTONIO.

Elle est victime d'un complot atroce, que l'on a tramé contrelle pendant que le roi parcourait ses États. Tu sais qu'à cette époque le prince Olcanor gouvernait. Le traître a tout employé pour gagner le cœur de la reine, mais elle a constamment refusé de l'entendre. La haine alors prit la place de la tendresse; la crainte d'être découvert, et l'ambition de régner, l'ont porté à la perdre. Le jour de l'arrivée d'Almanzor, des monstres placent sur la toilette d'Andronica le portrait d'un jeune homme, et une lettre qui respirait l'amour le plus ardent. On avait mis à côté un casque orné d'un panache brillant, et dans un des tiroirs, à demi-fermé, un plan de conspiration qui devait renverser l'Etat entier. On conduit le roi dans l'appartement de sa malheureuse épouse, qui, pour calmer son impatience de revoir le monarque, caressait le jeune Alphonse, son fils; elle vole dans ses bras, il la reçoit avec indifférence. Au même instant, un officier du prince Oléanor, (car ce ne peut être que lui qui ait ourdit cet horrible trame), cet officier, dis-je, ouvre une porte qui était en face. Le roi voit le casque, saisit la lettre, le portrait et le plan de la conspiration. Il accable Andronica de reproches, se rend au conseil, et la fait condamner, comme coupable de haute trahison envers l'Etat, et comme épouse infidelle.

ZULIKA.

Ah! tu me fais frémir.

ANTONIO.

Elle veut se justifier; on refuse de l'entendre. D'après la loi, son mariage avec Almanzor est déclaré nul, et l'infortunée est conduite dans une tour, où elle gémirait encore, si l'intrépide Abner ne l'en eût arrachée. Pour accroître ses tourmens, on l'a pour toujours séparée de son fils. Mais nous avons juré, le capitaine et moi, de mourir s'il le faut pour la faire triompher de ses ennemis; oui, c'est servir le ciel et la nature que de rendre un fils à sa mère. Voici le brave Abner. . . Grand Dieu! . . le perfide Olcanor l'accompagne. (*On voit s'ouvrir la porte de la ferme.*) Andronica vient ici, rentre promptement dans la ferme, empêche-là d'en sortir, tout serait perdu.

Digitized by Google

SCENE V.

ANTONIO, OLCANOR, ABNER, FOSCAROS, Ecuyers, Gardes.

(*Les gardes précèdent le Prince, et garnissent la scène.*)

OLCANOR, *à Antonio.*

Mon ami, cette habitation vous appartient-elle?

ANTONIO.

Oui, seigneur.

ABNER, *avec émotion.*

Antonio, vous parlez au prince Olcanor.

ANTONIO, *bas.*

Je le savais.

OLCANOR.

Si la princesse Zénaïde, qui doit arriver incessamment, avait besoin d'un instant de repos, c'est chez vous qu'elle le prendrait. Elle y sera bien.

ANTONIO, *effrayé.*

J'oserai faire observer à Monseigneur, que ma ferme n'est pas commode. (*bas à Abner.*) Vous n'avez pû enlever l'enfant.

ABNER, *bas.*

J'allais m'en enparer, quand Olcanor m'a ordonné de le suivre.

OLCANOR, *à Antonio.*

La Princesse ne restera qu'un instant.

ANTONIO.

Prince, ma maison est très-petite. (*bas à Abner.*) Tâchons de l'éloigner. (*haut.*) Il y a en face de la grande allée de la forêt, une ferme très-vaste. Je crois que c'est la plus belle qu'il y ait aux environs de Grenade ; la Princesse y sera beaucoup mieux.

OLCANOR.

Veuillez donc prévenir le propriétaire de préparer son logis.

ANTONIO.

Seigneur, je suis à vos ordres. Je crois aussi devoir vous dire, qu'en effectuant le débarquement, il y a de grands dangers à courir. Cinquante pas plus loin, l'abordage est moins difficile, surtout quand la mer est agitée, comme elle paraît l'être à présent.

OLCANOR, *à ses gardes.*

Gardes, dites aux bateliers de descendre leurs barques en face de l'allée de la forêt. *Pantomime d'Antonio avec Abner. Les gardes vont prêts du rivage, un deux appelle les bateliers et leur fait des signes. Alors on voit descendre des barques du côté de la forêt,* (*à Antonio.*) Allez avertir ce fermier.

ANTONIO.

Si monseigneur le permet, (*il appelle.*) Diégo, Diégo.

Digitized by Google

SCENE VI.

Les Mêmes, DIEGO.

DIÉGO, *à part.*

Ah ! mon dieu ! serait-ce le roi ?.. allons, voilà la cour qui vient loger dans notre ferme. (*Il salue gauchement.*) Que voulez-vous, mon beau-père futur ?

ANTONIO.

Va chez le fermier Nivolf, et dis-lui qu'il se dispose à recevoir chez lui la Reine de Grenade.

DIÉGO.

Comment ! elle nous quitte... ah ! que c'est mal. Nous en avons pourtant bien soin.

OLCANOR.

Que dit-il ?

ANTONIO, *bas à Diégo.*

Silence, malheureux ! (*haut.*) il dit, monseigneur, qu'il voudrait bien voir la reine et qu'il prendrait soin de lui offrir. . . .

DIÉGO.

Mais c'est pas çà, cousin.

ANTONIO, *le poussant rudement.*

Va, bavard, où je t'envoye.

DIÉGO.

Vous me pincez, vous me brusquez comme si je ne devais pas être votre gendre. (*Il sort.*)

ANTONIO, *à part.*

Qui peut avoir eu l'imprudence de lui faire connaître Andronica ?

SCENE VII.

OLCANOR, ABNER, ANTONIO, Gardes.

ANTONIO, *bas à Abner.*

Il va rester pour recevoir la princesse d'Afrique ?

ABNER, *bas a Antonio.*

Je le crains. (*haut.*) Prince, retournez-vous au palais ? vos ordres sont donnés, et si vous le permettez, je vais demeurer ici pour en assurer l'exécution.

OLCANOR.

J'y consens. (*à antonio.*) Mais auparavant je veux entrer dans votre ferme. J'ai besoin de prendre quelques rafraîchissemens.

ANTONIO, *troublé, à part.*

O mon dieu ! (*haut.*) Monseigneur, on va vous apporter. . . que désirez-vous ? du vin, du lait, des fruits ; vous allez être servi sur-le-champ.

Digitized by Google

OLCANOR, *l'arrêtant.*

Non, je serai mieux dans l'interrieur de la ferme ; ici, l'ardeur du soleil me fatigue. . . j'ai besoin de me reposer.

ANTONIO, *à part.*

Comment faire ? (*haut.*) Mais sous ce berceau, mon prince!.. D'ailleurs j'ose vous représenter que ma fille est bien malade, et que. . . (*Il appelle.*) Zulika ; une table des fruits, un siège ; le prince Olcanor veut se rafraîchir et se reposer. (*Il dit cette phrase très-haut, il est tout prêt de la porte.*)

OLCANOR.

Mon ami, vous êtes obligeant.

ABNER.

Il sait ce qu'il doit à un prince qui est aussi puissant que le roi Amanzor.

OLCANOR, *avec un sourire.*

Aussi puissant . . . Abner, vous connaissez ce bon fermier ?

ABNER.

Oui, monseigneur.

ANTONIO.

J'ai servi dix ans sous les ordres du capitaine, et je puis le dire avec honneur ; mais si j'étais le plus zélé des soldats, voici le plus brave des officiers. (*Il montre Abner.*) (*On apporte une table, des fruits, du vin ; Félisma, en habit de fiancée, porte une jatte de lait.*)

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, ZULIKA, FELISMA.

OLCANOR.

Quelle est cette belle enfant ?

FÉLISMA.

Monseigneur, je suis la fille d'Antonio.

OLCANOR.

Mais vous la disiez malade ? elle a la fraîcheur de la rose.

ANTONIO.

Ah ! celle-ci se porte bien, et sans l'arrivée de la princesse Zénaïde, elle serait aujourd'hui la mariée. Vous voyez que sa parure annonce...

OLCANOR, *avec galanterie.*

Oui ; sur sa tête est le bouquet virginal, témoignage précieux de la vertu, simple ornement de la beauté. Si sa sœur est aussi belle, vous êtres bien heureux.

FÉLISMA, *faisant la révérence.*

Je n'ai pas de sœur.

OLCANOR, *se levant.*

Vous n'avez point de sœur.

FÉLISMA.

Non, monseigneur ; je n'ai ai jamais eu.

Digitized by Google

ANTONIO, *à Félisma.*

Je te l'ai dit, Félisma; je n'aime pas cette indifférence; la jalousie t'égare.

FÉLISMA, *bas à Antonnio.*

Mais mon père, je ne comprends pas.

ANTONIO, *bas, à Félisma.*

Conviens de ce que je dis, où tu perds la malheureuse Andronica. (*haut.*) Voici, monseigneur, ce qui fait ainsi parler ma fille. J'ai élevé par humanité un enfant qui n'est pas à nous, et cette petite sotte ne veut pas l'appeler sa sœur.

FÉLISMA.

Ah! dame, mon père, je crains toujours que vous ne l'aimiez plus que moi.

ANTONIO.

Sois tranquille, mon enfant; mais souffre au moins que je l'aime autant. Toi tu es ma fille, c'est clair; l'autre est celle de l'infortune. Je suis à mon aise et je veux lui servir de père. Cela n'est-il pas juste, Monseigneur?

OLCANOR.

Oui, brave homme.

ANTONIO.

Allons, rentre Félisma avec ta mère; ne laisse pas ta sœur toute seule. (*bas, à Abner.*) Tâchez de l'éloigner.

ABNER.

Mon prince, nous allons partir pour le palais.

OLCANOR.

Non, capitaine; il est important que je vous parle. (*à part.*) Son zèle pour Andronica peut servir mes projets. (*haut.*) Mon ami, vous pouvez compter sur ma protection; allez, je veux être libre avec le capitaine.

ANTONIO, *en quittant la scène.*

Profitons de cet ordre, et allons rassurer l'infortunée princesse.

(*Il rentre avec sa femme et sa fille.*)

SCENE IX.

ABNER, OLCANOR, FOSCOROS, gardes dans le fond.

OLCANOR, *à Foscaros.*

Va m'attendre au palais et n'oublie aucune des instructions que tu as reçues. (*Foscaros, sort.*) Depuis la fuite d'Andronica, avez-vous acquis des renseignemens sur le lieu qu'elle a choisi pour sa retraite.

ABNER.

Oui, seigneur; je puis même vous certifier qu'il lui reste encore des amis fidèles.

OLCANOR.

Cela suppose qu'elle a des ennemis. . . lui en connaissez-vous?

ABNER.

De puissans,

Digitized by Google

OLCANOR.

Prenez garde, Abner, vous pourriez vous tromper, et vous ne devez pas même vous permettre. . .

ABNER, *l'interrompant.*

De dire la vérité? Pardonnez-moi, mon prince; tel est mon caractère. Depuis qu'Andronica m'a appelé auprès d'elle pour récompenser le zèle que j'ai mis à former ses talens militaires, et à servir sous le brave Idamas, roi de Murcie, mon cœur n'a point changé. Au milieu des lâches flatteurs, des ambitieux, qui environnent Almanzor, je suis resté digne de porter le nom d'homme. J'ai vu l'orage se former sur sa tête, je l'en ai prévenue. elle n'a pas voulu me croire, et Almazor lui-même. . . .

OLÉANOR.

Que vouliez-vous qu'il fît? tout accusait Andronica.

ABNER.

Vous étiez bien certain qu'elle était innocente.

OLCANOR.

Moi!

ABNER.

Vous.

OLCANOR.

J'avoue que j'ai eu peine à la croire criminelle.

ABNER, *avec chaleur.*

Et vous ne l'avez pas défendue. Ah! prince! a-t-on pu méconnaître les vertus de cette guerrière; sans elle, après la mort d'Idamas, le farouche Noradin eût envahi le royaume de Murcie, et bientôt le trône de Grenade fût tombé en son pouvoir. Pourra-t-on jamais oublier cette mémorable journée qui sauva les deux états de la fureur d'un barbare? vous n'étiez pas alors auprès de votre roi; moi, j'étais à l'armée, quand Idamas périt: je courus annoncer à Andronica, campée dans la plaine avec ses amazones, que le roi était mort au milieu des ennemis; aussitôt six milles guerrières marchent sous ses ordres, plusieurs chevaliers secondent son audace; Noradin succombe, et Almazor qui devait succéder au vaillant Idamas, triomphe et veut connaître la femme courageuse à laquelle est dûe la victoire; on amène Andronica: elle se jette aux pieds de celui dont elle vient de sauver les états, le nomme son roi, et ne veut d'autres récompenses que l'estime. Elle inspire l'amour, et devient l'épouse d'Amanzor. . . . Voilà cette femme étonnante que l'on a lâchement accusée et contrainte de fuir. . . . mais elle trouvera ailleurs des bras armés pour la défendre, et soutenir les intérêts de son fils. . . . malheur à l'ambitieux qui voudrait monter sur le trône. . . . Ma franchise vous irrite, seigneur, mais je ne suis pas né courtisan.

OLÉANOR, *à part.*

Ce n'est qu'Andronica qu'il veut servir, il peut seconder mes vues. (*haut.*) Jamais personne ne m'avait parlé avec cette hardiesse; mais votre attachement pour Andronica est votre seule excuse. Vous savez combien cette femme courageuse m'était chère? Elle

Digitized by Google

n'était encore que la fille d'un simple chevalier, que j'aspirais à sa main : le bonheur de la posséder était tout pour moi. A cette époque j'eus un refus ; mais aujourd'hui qu'Almazor a brisé ses liens, je lui offre de partager ma puissance.

ABNER.

Cette proposition me prouve que vous croyez à son innocence. Ah! prince, quand on osé calomnier sa vertu, au milieu du conseil, n'étiez-vous donc pas présent.

OLCANOR.

Je ne pouvais rien. Le monarque impétueux, jaloux et irrité par la conspiration formée contre lui, avait porté ses plaintes avant même que je ne connusse le prétendu délit dont on accusait la reine. Cependant tout sera réparé ; on découvrira l'auteur de tous ses maux. Abner, vous connaissez mon amour, mes desseins en faveur d'Andronica ; vous allez m'indiquer l'asile où elle s'est réfugiée ; si elle consent à mes vœux, je la venge d'Almanzor, et son fils lui sera rendu.... On l'a dit passée en Afrique ?

ABNER.

Prince, je ne vous désignerai l'endroit où elle s'est retirée, qu'à l'instant où vos projets me seront tout-à-fait découverts. S'ils n'assurent la couronne au fils de l'amazone, je garderai le secret. Commencez par me confier le jeune Alphonse, je me présenterai à sa mère en le portant dans mes bras, c'est un moyen qui la déterminera à suivre vos conseils, et à vous permettre de la voir dans sa retraite.

ALCANOR.

A onze heures, cette nuit, il vous sera remis. Je retourne à la ville où ma présence est nécessaire ; vous allez demeurer ici, jusqu'à l'arrivée de la princesse Zénaïde, vous me remplacerez pour la recevoir. Abner, vous m'en avez trop dit pour ne pas me seconder ; si vous osiez me trahir, ce serait courir à la mort, songez-y bien.

ABNER.

Oui, prince.... à onze heures le jeune Alphonse me sera remis.

OLCANOR.

A onze heures. (*d'un air sombre.*) Souvenez-vous que j'ai juré de ne point pardonner un traître.

ABNER, *avec fermeté.*

C'est aussi le serment que j'ai fait, et que je ne trahirai jamais.

(*Olcanor sort suivi de ses gardes, il cherche à intimider Abner ; mais celui-ci le regarde avec noblesse.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

ABNER, ANDRONICA, *vêtue en paysanne*, ANTONIO.

ABNER, *seul un instant.*)

Odieux Olcanor, c'est de ta main que sont venus tous les malheurs d'Andronica. Le portrait, la lettre, la conspiration sont ton ouvrage; mais je périrai, ou je déjouerai tes infâmes projets.

ANTONIO, *sur la porte de la ferme.*

Le prince est-il parti?

ABNER.

Oui.

ANTONIO, *à Andronica.*

Venez, madame, venez; les gardes sont d'un autre côté.

(*Musique douloureuse.*)

ANDRONICA.

Abner, mon cher Abner. mon fils....

ABNER.

Madame, j'espère le rendre cette nuit à votre amour; le prince Olcanor me l'a promis.

ANDRONICA, *effrayée.*

Olcanor!

ABNER.

J'ai gagné sa confiance. Il m'en a coûté beaucoup d'employer la dissimulation. Maintenant je m'applaudis de cette ruse, puisque j'ai deviné une partie de ses desseins.

ANDRONICA.

Quels sont-ils?

ABNER.

Il veut détrôner Almanzor.

ANDRONICA.

Que me dites-vous? mon souverain serait exposé.... volons à sa défense.... Hélas! je ne le puis moi-même. Abner, courez au palais, enlevez mon fils, prévenez votre roi, sauvez-le de ses ennemis, et vous aurez rempli mes intentions.

ABNER.

Madame, il faut de la prudence. Je n'en sais pas encore assez pour agir maintenant, et d'ailleurs je ne puis avoir le jeune Alphonse que cette nuit.

ANDRONICA.

Si vous parliez au roi.

ABNER.

Cela m'est impossible. Quoiqu'il m'ait confirmé ma place de ses gardes, il m'a été défendu d'approcher de son auguste personne, depuis l'instant où vous avez quitté la cour.

Digitized by Google

ANDRONICA

Comment donc me rendrez-vous le seul objet qui m'attache à la vie ?

ANTONIO.

Comptez sur nous, madame ; calmez votre douleur.

ANDRONICA, *avec expression.*

Ah! mes amis, au comble de l'infortune, je pardonne mes tourmens au trop faible Almanzor ; je n'en accuse que le prince Olcanor. Vingt fois, depuis que j'ai quitté ma prison, j'ai voulu retourner au palais ; mais un sentiment de dignité m'a retenue. Je voulais dire à mon cher Almanzor : tu m'as accusée injustement, jamais tu ne pourras me convaincre de ces crimes : tu m'as ravis ton cœur, je t'ai laissé le mien ; tu m'as ravie de ta présence, c'est me donner la mort. Laisse-moi respirer le même air que toi ; permets-moi quelquefois de te présenter ton fils ; je lui apprendrai à te chérir, il craindra Dieu, respectera son père, et deviendre digne d'un trône qu'il doit occuper après toi. Almanzor, cher et trop cruel époux, si tu te refuse à mes prières, frappe ce cœur où tu régnas toujours, je bénirai la main qui mettra un terme à mes affreux tourmens.

ABNER.

Madame, permettez-moi une seule réflexion.

ANDRONICA.

Parlez, Abner.

ABNER.

Lorsque vous fûtes accusée, vous défendîtes à vos nobles guerrières de s'armer pour votre liberté. Aujourd'hui que c'est le Roi qu'on veut détroner, armez-les pour assurer son triomphe.

ANDRONICA.

Oui, Abner ; je vous approuve ; il faut le sauver. Que mes amazones se réunissent dans la forêt, près du temple qui sert au couronnement des Rois, je les y rejoindrai. Peut-être Almanzor, craignant leur vengeance, me rendra-t-il mon fils.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, DIEGO.

DIEGO, *accourant.*

Mon cousin, mon cousin ; la maison du fermier est préparée, décorée, ornée de guirlandes par ici, des couronnes par-là . . . . c'est donc pour la princesse Zénaïde.

ANDRONICA.

Zénaïde, quoi! c'est aujourd'hui ?

DIEGO, *étourdiment.*

Oui ; et demain la noce du roi Almanzor.

ANTONIO, *le poussant.*

Va donc, ta fiancée t'appelle.

Digitized by Google

DIEGO

Toujours. Mais, dites-moi, irons-nous à Grenade? on dit qu'il y aura des bals, des festins superbes. (*il rentre.*)

SCENE XII.

ANDRONICA, ABNER, ANTONIO.

ANDRONICA.

Ah! mes amis, mon courage m'abandonne . . . il est donc bien vrai que je n'ai plus d'espoir? . . . fuyons . . . je ne veux point entendre les chants d'allégresse . . . Mais que dis-je! . . . moi, fuir . . . non, non; bannissons cette idée. Almanzor est en danger . . . Olcanor en veut à ses jours; je les sauverai.

ABNER.

Madame, avant peu vos amazones seront à vos côtés; je cours leur communiquer vos ordres. (*à Antonio.*) Faites-là rentrer dans la ferme. (*il sort vivement.*)

SCENE XIII.

ANTONIO, ANDRONICA, ensuite DIEGO.

ANTONIO.

Venez, Princesse, venez.

DIEGO, *sortant de la ferme.*

Entendez-vous les fanfares?

ANDRONICA.

Ciel! donne-moi la force . . .

ANTONIO, *à part.*

Comme elle doit souffrir. (*haut.*) Veuillez venir dans ma maison.

ANDRONICA.

Non, non, je veux la voir.

ANTONIO.

C'est accroître vos tourmens.

ANDRONICA.

Le ciel même ne le pourrait pas.

DIEGO, *courant au rivage.*

Comme la mer est agitée! . . . Tiens, le vaisseau qui danse . . . mon cousin, les vents repoussent de ce côté, une barque magnifique.

(*On entend crier : au secours.*)

ANTONIO, *à la porte de la ferme.*

Franck, Arnould, Raba, vîte, des cordages.

Digitized by Google

SCENE XIV.

Les Précédens, ZULIKA, FELISMA, Garçons de ferme, *ils tiennent des cordages.*

ANTONIO, *aux garçons de ferme.*

Passons par ici. (*indiquant un rocher.*) Ah! mon dieu! la barque va s'engloutir.

ANDRONICA.

Mon ami; réunissez tous vos efforts : . . . le Roi est peut-être dans cette barque.

ANTONIO, *montant sur le rocher.*

Il se pourrait . . .

FELISMA.

Mon père! mon père! . . . vous exposez vos jours.

ANTONIO.

Malheur à celui qui n'entend pas les cris de l'infortuné. (*aux garçons de ferme.*) Venez par ici, enfans; le ciel prendra soin de votre sort. (*ils sortent tous par la coulisse vers le fond. On les perd de vue.*)

ANDRONICA, *à Zulika, après des signes de la plus vive inquiétude.*

Ah! la barque est attachée au rivage. (*puis se jettant à genoux.*) O! mon Dieu! je te rends grâce.

(*On voit la barque amenée à bord par les bateliers et les gens de la ferme. Antonio revient en scène avec tout le monde; il aperçoit la barque, saute dedans, et en enlève la princesse Zénaïde, qui est en faiblesse, et la conduit sur le devant de la scène. Andronica la reçoit dans ses bras... Zénaïde revient à elle; plusieurs officiers et femmes de la suite de la Princesse débarquent aussi. L'orage a cessé. Andronica peut à peine respirer.*)

SCENE XV.

Les Précédens, ZENAIDE, suite de la Princesse.

ZENAÏDE, *revenant à elle.*

Ce naufrage t'annoncerait-il un avenir affreux? . . . Zénaïde, Zénaïde.

ANDRONICA, *avec un mouvement d'effroi.*

Zénaïde! . . . Ah! grand dieu! . . . le ciel éprouve-t-il mon courage?

ZENAÏDE.

Qu'avez-vous, aimable villageoise?

DIEGO.

Princesse, ce n'est pas une villageoise, c'est une . . .

ANTONIO, *bas à Diégo.*

N'achève pas.

DIEGO.

C'est une paysanne.

Digitized by Google

ZENAÏDE.

Comme vous êtes émue !

ANDRONICA.

C'est le danger que vous avez couru . . . l'orage . . . Ah ! je succombe . . . je me meurs. (*elle tombe dans les bras de Zulika.*)

ZENAÏDE, *aux paysans, en leur donnant une bourse.*

Mes amis, secourez-la . . . comment la nomme-t-on ?

DIEGO.

On l'appelle An . . .

ANTONIO, *lui mettant la main sur la bouche.*

Angelina. (*bas à Diégo.*) Malheureux ! éloigne-toi.

SCENE XVI.

Les Mêmes, FOSCAROS.

FOSCAROS.

Princesse, tout est prêt pour votre départ. Le Monarque et les princes de sa cœur sont dans l'avenue qui conduit au palais.

ZONAIDE, *aux paysans.*

Mes amis, je vous en conjure, ne quittez pas ma libératrice ; sa touchante sensibilité mérite mes bienfaits. (*Zénaïde retire une bague de son doigt, et la met à celui d'Adronica.*) Gardez toujours aimable fille, cette preuve de ma reconnaissance. . . et venez me voir au palais.

ANTONIO, *bas, à Abner.*

Disposez d'Antonio.

ABNER.

Non, le prince Olcanor vous connaît.

DIÉGO.

Il ne me connaît pas, moi. Pour épier tout le monde, je suis à vous, si vous le permettez, en habit de soldat, d'écuyer, tout comme il vous plaira.

ABNER.

J'y consens.

ANTONIO, *à Diégo.*

Ne va pas commettre quelqu'imprudence.

DIÉGO, *à part.*

Le Roi va se marier et moi aussi. . . ça ne fera qu'une nôce, nous nous marierons ensemble.

ZÉNAIDE, *se séparant d'Andronica.*

Partons.

Le cortège de la Princesse Zénaïde défile. Abner est prêt d'Andronica, qui paraît vivement agitée, il semble la rassurer. Zénaïde se retourne, témoigne de l'étonnement. La toile tombe au moment du départ ; ce qui doit former tableau.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Une salle du palais, magnifiquement décorée de guirlandes; un bureau, sur lequel dont un petit sabre et un casque très-élégant.

SCENE PREMIERE.

FOSCAROS, *seul, il est appuié sur le bureau.*

Ne sors point de cette salle, qui est voisine de l'appartement du fils du roi, m'a dit le prince Olcanor, et tâche, par ton adresse, de t'emparer de cet enfant du trône; sans doute qu'il le tiendra caché jusqu'au jour où Almanzor aura cessé de régner. Alors il le présentera au peuple qui redemandera Andronica, dont l'ambitieux Olcanor deviendra l'époux. C'est un coup de maître; mais il faut convenir qu'il y a de la témérité! . (*Il réfléchit.*) Moi-même, je cours des risques, si je suis surpris enlevant le jeune Alphonse. . . Non, cela est impossible. . . je vais lui montrer ce sabre, ce casque; il a déja l'âme guerrière, ces armes brillantes le flâteront. . . Je ne vois personne auprès de lui. Alburamad, son gouverneur, serait il déjà arrêté? Alphonse m'apperçoit, il vient, le voici. (*Il s'assied près du bureau, arrange le panache du casque et la dragone du sabre.*)

SCENE II.

ALPHONSE, FOSCAROS.

ALPHONSE, *accourant, mais avec tristesse.*

Ah! vous voilà, Foscaros; savez-vous en quel endroit les soldats ont conduit mon bon ami? ils viennent de l'emmener.

FOSCAROS.

Mon Prince, c'est par l'ordre du Roi, votre père; je suis chargé de remplacer Alburamad.

ALPHONSE.

Oui; mais quand il reviendra, vous vous en irez.

FOSCAROS.

Vous ne m'aimez pas?

ALPHONSE.

Non.... point du tout.... Mais que tenez-vous là? comme c'est joli!

Digitized by Google

FOSCAROS.

C'est une parure militaire que le prince Olcanor m'a chargé de vous offrir. Le roi doit, dans une heure, passer les troupes en revue ; si vous le désirez, je vous ferai monter un très-beau cheval, et vous accompagnerez le monarque.

ALPHONSE.

Tu veux rire ! je suis encore trop petit . . . . je tomberais.

(*Entrée de Diégo.*)

FOSCAROS.

Mon prince, je ne vous quitterai pas.

ALPHONSE.

Eh bien ! . . . . donne-moi ce joli casque . . . attache l'épée à mon côté, et partons bien vite, mon bon Foscaros.

FOSCAROS, *à part.*

Il est à moi. (*Il lui met le casque et le sabre.*)

DIÉGO, *à part.*

Voilà, sans doute ce Foscaros dont je dois me défier.

FOSCAROS.

Venez, prince. (*Il se retourne et voit Diégo.*)

SCENE III.

Les Précédens, DIÉGO, *costume d'écuyer.*

FOSCAROS.

Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Qui vous a permis d'entrer dans cette salle ? téméraire, sortez.

DIÉGO.

Je ne suis point un téméraire ; je ne veux rien : je ne sortirai pas. Je suis écuyer du capitaine Abner. (*à part.*) Voilà mon début.

FOSCAROS, *à part.*

Ah ! il appartient au chevalier Abner. (*haut.*) Restez-vous long-tems au palais ?

DIÉGO, *avec un air de sûreté.*

Cela est possible.

FOSCAROS.

Vous êtes nouvellement à la cour ?

DIÉGO.

Je viens d'y faire mon entrée.

FOSCAROS, *à part.*

Débarrassons-nous de lui. (*haut.*) Vous n'en connaissez pas toutes les beautés ; si vous desirez me suivre, je vous ferai tout voir.

DIÉGO,

Je suis consigné dans cette salle.

FOSCAROS, *à part.*

Je ne puis l'éloigner. . . . ainsi. . . . (*à Alphonse.*) Venez mon prince ; l'heure de la revue va sonner.

Digitized by Google

DIÉGO, *bas à Alphonse.*

Mon prince, votre bon ami, Abner, va venir vous chercher pour vous mener auprès de votre maman.

ALPHONSE, *avec joie.*

Maman ! où es t-elle ?

DIÉGO, *bas.*

Silence.

FOSCAROS, *vivement.*

Que dites-vous au prince ?

DIÉGO.

Qu'il a déjà l'air d'un guerrier courageux. . . . La belle épée. . . . (*Il mime avec Alphonse, celui-ci paraît le comprendre.*)

ALPHONSE, *s'examinant.*

Oui, je ne suis pas mal. Je vais aller me voir dans les glaces de mon appartement. (*Il mime encore avec Diégo.*)

DIÉGO, *à part.*

Il s'entend avec moi ! il a de l'esprit comme un petit ange !

FOSCAROS, *arrêtant Diégo, qui tient Alphonse.*

Mais la revue.

DIÉGO, *conduisant le prince à son appartement.*

Le capitaine Abner l'y conduira lui-même.

FOSCAROS, *à part.*

Je vais le suivre ; et, par les croisées de son appartement, je saurai bien l'enlever. (*Foscaros veut entrer ; Diégo ferme la porte, et se met devant, après avoir tiré son sabre.*)

DIÉGO.

On n'entre pas.

FOSCAROS *veut entrer par force.*

Je dois suivre le prince.

DIÉGO.

On n'entre pas, vous dis-je. Si vous avancez, je vous coupe en deux ou en trois, choisissez.

FOSCAROS.

Audacieux ! tu prétends m'empêcher. . . .

DIÉGO.

Absolument. Mais j'aperçois mon capitaine, et nous allons voir.

SCENE IV.

Les Mêmes, ABNER, ANDRONICA, Soldats.

(*Andronica a le même costume que la garde d'Almanzor.*)

ABNER, *à Foscaros.*

Sortez ; la princesse Zénaïde va se rendre dans cette salle.

FOSCAROS, *à Diégo.*

Venez, seigneur écuyer.

ABNER, *à Diégo.*

Demeure.

Digitized by Google

DIÉGO.

Je ne demande pas mieux.

FOSCAROS, *a part.*

Il se trame quelque chose contre nous. Allons en prévenir mon maître. . . . Ah! maudit écuyer. (*Il sort.*)

DIÉGO, *à part.*

Bon. C'est lui qui sort. (*Bas, à Abner.*) Le jeune prince est là; je suis arrivé assez à tems pour empêcher Foscaros de l'emmener.

ABNER, *vivement.*

Bien, mon ami; continue à me servir de même, et mes bienfaits t'enrichiront.

DIÉGO, *a part.*

Faire pièce aux méchans, et gagner de la fortune; cela s'appelle faire d'une pierre deux coups.

ABNER, *a part.*

Je n'ai pu m'opposer au projet d'Andronica. . . . Si on venait à la reconnaître. . . . Elle s'est introduite dans ce palais sous le costume de soldat; une affreuse captivité, peut-être la mort, serait le prix de cette audace.

(*Andronica est mise en faction devant l'appartement de son fils. Abner mime avec elle; Diégo la regarde attentivement, et paraît réfléchir.*)

DIÉGO.

C'est drôle! comme ce soldat ressemble. . . . Camarade, vous avez des traits. . . . Oh! oui; c'est cela.

ANDRONICA, *à part.*

Il me reconnaît. (*a Diégo.*) Mon ami, de la prudence.

DIÉGO, *à Andonica.*

Chut! je suis muet. (*Il lui fait entendre qu'elle n'a rien à craindre; il se promène fièrement, en tenant son sabre. Abner paraît assigner différens postes a des soldats. Ils sortent tous.*)

DIÉGO, *à part.*

Bonne et tendre mère! le danger qu'elle court me donne du courage. (*à Abner.*) Capitaine, je l'ai reconnue. . . . Je suis homme; c'est vous en dire assez: comptez sur moi.

ABNER, à *Diégo.*

Va te mêler parmi les officiers qui sont dans le vestibule . . . . Surveille surtout Foscaros.

DIÉGO, *bas.*

L'écuyer du prince Olcanor, celui que j'ai fait trembler.

ABNER.

Précisément. Ecoute ce qu'il dira, et viens ensuite me trouver à la salle des pages.

DIÉGO.

Il y aura du grabuge! tant mieux, cela prouvera qu'une femme est toujours femme, et qu'une mère qui a un fils, est toujours mère. (*Abner lui fait signe de sortir.*) On y va, mon capitaine, on y va. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ANDRONICA, ABNER.

ABNER.

Ah! madame, déjà cet homme vous a reconnue. Je tremble que d'autres, en vous voyant. . .

ANDRONICA.

Soyez sans inquiétude, mon cher Abner. Croyez-vous que mon billet ait été remis à la princesse Zénaïde.

ABNER.

Oui, madame; elle m'a fait dire, par une de ses femmes, qu'elle allait se rendre ici... Je crois que c'est elle qui s'avance. Je vais vous attendre à l'endroit que je vous ai indiqué, afin de faciliter votre sortie.

SCENE VI.

Les Mêmes, ZENAIDE, Femmes de sa suite.

ZÉNAÏDE, *à une de ses femmes et le Billet à la main.*

Que peut me vouloir cet ami d'Andronica? se plaindre des nœuds que forment l'amour et l'intérêt des deux Etats? Je ne devrais peut-être pas le recevoir; mais à mon arrivée dans ce palais, je ne veux désobliger personne. (*à Abner.*) Faites entrer celui qui me demande une audience.

ABNER, *fait un signe; Andronica s'avance lentement.*

Madame, le voici.

ZENAÏDE, *étonnée.*

Un soldat! *Abner mime avec Andronica et sort; à un signe de la princesse; les femmes se retirent vers le fond de la scène, de manière à ne pouvoir entendre l'entretien suivant.*

SCENE VII.

ANDRONICA, ZENAIDE.

ZENAÏDE, *avec bonté.*

Approchez, mon ami. Qu'avez-vous à me dire de la part d'Andronica?

ANDRONICA, *avec douleur.*

Que cette infortunée n'a plus d'espoir qu'en vous; qu'elle veut enfin vous convaincre de son innocence.

ZÉNAÏDE, *avec étonnement.*

De son innocencece, dites-vous? quand elle a voulu détrôner le meilleur des rois. Cette femme, dont vous prenez si hardiment la défense, n'a-t-elle pas déshonoré son nom? et le conseil suprême ne l'a-t-il pas condamnée, par grâce, à une prison perpétuelle?

Digitized by Google

ANDRONICA, *avec expression.*

Ah! madame, daignez entendre le langage de la vérité. Jeune, vertueuse et sensible, vous ignorez encore ce que peut la perfidie d'un lâche courtisan. Puisse le ciel, que j'implore, vous garantir toujours des traits empoisonnés de la calomnie! avant la fin du jour, vous connaîtrez les monstres qui ont juré la perte d'Almanzor.

ZENAÏDE, *effrayée.*

Avant la fin du jour! vous m'allarmez : il faut vous adresser au monarque. Je le veux ; je l'exige.

ANDRONICA.

Je ne le puis, madame, il ne voudrait pas m'entendre. (*avec plus d'expression*) Mais vous, Zénaïde, vous qui joignez aux dons heureux de la nature, les charmes de la sensibilité, dites-lui, je vous en supplie, dites-lui de faire comparaître la malheureuse Andronica devant le conseil, et que là, elle saura prouver son innocence et confondre un grand coupable... Oui, madame, en vous faisant cette demande, la fière amazone, qui compte ses jours par ses exploits et ses vertus, n'a d'autre désir que celui de se justifier aux yeux de la nation entiere et d'emmener un fils loin d'une cour dont on a si cruellement banni la mère. Au nom de tout ce que vous avez de plus sacré dans la nature, et par l'auguste souvenir de celle qui vous a donné le jour, écoutez ma prière. Figurez-vous le désespoir d'une infortunée qu'on a injustement privée du trône, à qui l'on a arraché son enfant. Votre rang vous assure une couronne ; le ciel, sans doute vous accordera le bonheur d'être mère! ayez-en déjà les tendres sentimens. Ah! par pitié, voyez mes larmes ; j'embrasse vos genoux. (*Elle se met aux genoux de Zénaïde.*

ZÉNAÏDE.

Que dites-vous ?

ANDRONICA.

Ne me refusez pas la grâce que j'implore ; que mon fils me soit rendu, et j'irai loin de ces lieux, bénir le nom de la vertueuse Zénaïde.

ZENAÏDE, *troublée.*

Votre fils! (*elle force Andronica à se relever.*) Vous, Andronica!

ANDRONICA.

Oui, madame, la tendresse maternelle m'a trahie, et mon sort est maintenant entre vos mains.

ZENAÏDE, *avec la plus douce expression.*

Andronica, vous déchirez mon cœur. Ah! vous êtes innocente, et j'en crois à ce généreux élan . . . Femme infortunée, que puis-je faire pour vous? J'aime, je l'avoue, le prince magnanime auquel je dois unir ma destinée ; mais si la calomnie vous a fait perdre la place que vous occupiez dans son cœur, c'est à la justice a vous la rendre. Je vais avoir un entretien avec Almanzor, je lui parlerai de vous avec ce vif intérêt que vous m'avez inspiré, et si je ne puis rien obtenir de lui, je tâcherai au moins qu'il vous rende votre fils.

ANDRONICA.

Jamais il ne voudra y consentir : c'est de vous seule, madame,

Digitized by Google

que je puis obtenir un bien qui m'est plus précieux que l'air que je respire ; oui, Zénaïde, rendez-moi mon fils, et vous connaîtrez ce que peut le courage d'Andronica pour confondre les traîtres et sauver encore une fois les états d'Almanzor. On vient. Au nom de votre propre sûreté, ne me faites point connaître, et que mon fils . . .

ZENAÏDE.

Comptez sur mon zèle.

ANDRONICA, *à mi-voix.*

Aujourd'hui, pendant la fête que doivent vous donner les mariniers qui vous ont sauvé la vie, tenez mon fils dans vos bras.

ZENAÏDE, *vivement.*

Je vous le promets. Le Roi s'avance.

(*Andronica baise la main de Zénaïde, la serre contre son cœur, puis retourne à son poste. Les dames d'honneur reviennent auprès de la Princesse. Le Roi entre précédé de ses pages, de ses officiers, et suivi de sa garde.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, ALMANZOR, OLCANOR, FOSCAROS, suite et gardes.

ALMANZOR.

Forcé de vous quitter, adorable Princesse, aussitôt après votre arrivée dans ce palais, pour me rendre au conseil, j'attendais avec impatience, l'heureux instant où je pourrais vous revoir. Il remplit tous mes vœux : l'hommage que les sujets du roi Lindaraïme, votre frère, ont toujours rendu à vos charmes, à vos vertus, n'avait donné de vous la plus haute opinion ; en vous voyant elle est parfaitement justifiée, et l'heureux Almanzor attendra de vous le charme de sa vie, l'ornement de son trône et le bonheur de son règne.

ZENAÏDE.

Seigneur, un accueil aussi flatteur de votre part, ne m'étonne pas, et le choix de mon frère est confirmé par mon cœur. Fière du titre glorieux de votre épouse, j'ose vous assurer que vos vertus et votre courage, que l'on cite partout avec enthousisme, me font regarder cette alliance comme le comble de la félicité ; fasse le ciel qu'aucun nuage ne vienne jamais la troubler. Puissai-je rendre vos peuples heureux . . . puissent de lâches calomniateurs ne pas me faire un jour regretter . . . (*elle fixe Olcanor, qui paraît se déconcerter, et parle bas à Foscaros.*)

ALMANZOR.

Madame, qui peut vous donner ces sinistres pensées ?

ZENAÏDE.

Les malheurs de l'illustre amazone qui fut l'amour de vos peuples et l'honneur des armées, ne doivent-ils pas donner des craintes à une jeune princesse que sa famille envoye seule dans votre cour, et qui n'aura pour résister à la perfidie des courtisans, que la faiblesse de son sexe. Oui, seigneur, une terreur secrète . . .

Digitized by Google

ALMANZOR, *troublé.*

Cessez, belle Zénaïde. (*A un officier.*) Que tout le monde se retire. Relevez-aussi cette sentinelle. (*regardant Zénaïde.*) Mon fils, auprès de celle qui doit lui servir de mère, n'a point de dangers à co usir.

(*Tout le monde sort. Olcanor et Foscaros paraissent inquiets ; cependant ils menaçent Almanzor et Zénaïde. Andronica abandonne à regret la ports de l'appartement où est son fils. Elle écoute, croit l'entendre et paraît souffrir d'être forcée de s'éloigner.*)

FOSCAROS.

Je crains qu'il ne soit beaucoup question de vous dans la conversation qu'ils vont avoir. (*Ils sortent en examinant la sentinelle,*)

SCÈNE IX.

ALMANZOR, ZENAIDE.

ARMANZOR.

Adorable, Zénaïde. quel nuage vient obscurcir un jour dont l'aurore avait paru si belle. Pour un souvenir ?..

ZÉNAIDE.

Qui vous est encore cher ! ah ! prince, je suis loin de vous blâmer ; mais cette femme infortunuée, qu'une rigueur inflexible a condamnée à l'opprobre. . .

ALMANZOR, *l'interrompant.*

Vous m'aimez, dites-vous ? et vous prenez la défense d'Andronica !

ZÉNAIDE.

Oui, seigneur, je vous aime ; es si j'avais des états à gouverner, je voudrais qu'ils trouvassent le bonheur sous vos lois paternelles ; mais j'ai pour vous plus d'estime encore que d'amour, et je veux, par ma conduite, mériter la vôtre. Que diriez-vous de moi, si le cœur rempli des présomptions les plus défavorables à la malheuse Andronica, je ne vous faisais pas connaître toute ma pensée. non, seigneur, je ne veux point trouver sur les dégrés du trone l'innocence expirant sous le poids d'une autorité dont elle n'ose réclamer l'appui.

ALMANZOR.

Tout l'accusait, madame.

ZÉNAIDE.

Oui, seigneur ; mais rien ne l'a convaincue. On lui a donné des fers sans attendre sa justification. . . pardon ! je vous irrite, mais j'ai juré de ne monter sur le trône que pour protéger l'innocence, et d'ailleurs quelle est ma garantie en venant à vôtre cour?

ALMANZOR.

Vos vertus, et ma tendresse.

ZÉNAIDE.

Qui me répondra que je ne serai pas bientôt en but à la fureur

Digitized by Google

de vos ennemis ; car n'en doutez pas, seigneur, ceux d'Andronica sont les vôtres, ils deviendront aussi les miens.

ALMANZOR.

Qui peut vous inspirer, madame, ce vif intérêt en faveur d'une femme qui a mérité le châtiment qu'elle soufre aujourd'hui ?

ZÉNAIDE.

Le soin que je prends de la gloire d'un héros qui m'est cher, et le souvenir des brillants exploits qui ont illustré le nom de cette héroïne condamnée à passer sa vie dans une obscure prison, en se voyant ravir encore jusqu'à la douceur de serrer son fils dans ses bras.

ALMAZOR, *avec dépit.*

Enfin, madame, que prétendez-vous ?

ZÉNAIDE.

Que cette noble Amazone soit jugée de nouveau. Si elle ne peut donner des preuves non équivoques de son innocence, en confondant les traîtres qui ont abusé de votre justice, alors, seigneur, ma main et ma foi seront à vous ; si je ne puis obtenir cette faveur, je retourne dans les états de mon frère, emportant avec moi le vif regret de n'avoir pu vous convaincre.

ALMANZOR.

Quoi ! madame !..

ZENAIDE.

Seigneur, je ne sais point déguiser ma pensée.

ALMANZOR.

Oubliez-vous qu'elle a conspiré contre l'état, contre moi, et qu'elle a trahi les lois de l'honneur,

ZÉNAIDE.

Si, dans la révision du jugement, que je sollicite, ses crimes sont reconnus, alors j'oublie l'intérêt que ses malheurs m'ont inspiré, et glorieuse d'avoir trouvé dans Almanzor un monarque juste et magnanime, je monte sur le trône dont il aura sû éloigner le crime, et je tâcherai, par mon amour pour son peuple et ma tendresse pour lui, d'éloigner de sa mémoire la coupable mère de son auguste fils.

ALMANZOR.

Mais, si l'innocence d'Andronica est reconnue ?

ZÉNAÏDE.

Si elle l'était d'une manière irrécusable. . . . Il faudrait, pour que je n'écoutasse plus que mon respect pour vous et ma facile obéissance aux volontés de mon frère, qui sont conformes en tout aux sentimens que vous m'avez inspirés. . . . Il faudrait, dis-je, que cette infortunée consentît volontairement à ne plus régner. . . . Daignez réfléchir, seigneur. Un grand roi peut être trompé, mais il est de sa gloire de réparer ses erreurs, quand il craint d'en avoir commises. Je. . Souvenez-vous, prince, que la sœur de Lindaraïme demande un époux que le reproche ne puisse atteindre.

Digitized by Google

(Elle est prête à sortir, elle aperçoit Alphonse qui sort de l'appartement ; elle le prend dans ses bras, le serre sur son cœur, l'embrasse à plusieurs reprises, et reviens auprès d'Almanzor.)

Seigneur, recevez dans vos bras cet aimable enfant, et que ses tendres caresses vous rappellent tout ce que vous devez à celle qui lui a donné le jour.

(Amanzor tient son fils, l'embrasse et regarde sortir Zénaïde.... Il paraît vivement ému.)

SCENE X.

ALMANZOR, ALPHONSE.

AMANDOR.

Zénaïne ! Zénaïde ; que vous venez de jeter d'incertitude dans mon âme.

ALPHONSE.

Elle est jolie, cette dame. ...., mais ce n'est pas maman !

ALMANZOR *s'assied dans un fauteuil.*)

Tu l'aimeras, mon cher Alphonse.

ALPHONLE.

Ah ! papa ! cela me serait impossible. Fais-moi conduire, je t'en prie, à la prison de maman. Je me jetterai à ses genoux, elle relevera, me prendra dans ses, comme tu me tiens à présent. ... alors je lui dirai, maman, reviens auprès de papa, nous le prierons ensemble, il te pardonnera.

ALMANZOR.

Pourra-t-elle se justifier ?

ALPHONSE.

Ah ! je t'en conjure. ... viens avec moi. (*Il veut l'emmener.*)

ALMANZOR.

Non, mon fils.

ALPHONSE.

On me gronde, quand je suis désobéissant ; on te grondera aussi, ... Tu ne m'écoutes point. ... ah ! papa ! papa ! Tu ne m'aimes plus. ... que je suis malheureux. (*Il pleure ; il couvre sa figure avec sa main.*) Tu l'es aussi, car je vois couler tes larmes.

ALMANZOR.

La mère que je te donne prendra soin de ton bonheur.

ALPHONSE.

Est-ce que l'on peut avoir deux mamans ; moi, je ne le veux pas. (*Il embrasse les genoux d'Almanzor ; celui-ci se dégage, le prend par la main, que l'enfant baise avec transport.*)

ALMANZOR.

Laisse-moi, mon ami.

ALPHONSE.

Tu me renvoies. ... Ne suis-je donc plus ton cher petit Alphonse. ... Veux-tu m'embrasser ?

ALMANZOR, *l'embrassant.*

Mon cher fils, mon cher fils !

Digitized by Google

ALPHONSE.

Voilà un baiser pour toi. . . . encore un ; c'est pour maman. Mon dieu. . . je vois Olcanor, je me sauve. . . . Cet homme-là me fait toujours peur.

ALMANZOR, *à des gardes qui sont au fond de la scène.*

Conduisez le jeune Alphonse à l'appartement de la princesse Zénaïde.

ALPHONSE, *à part.*

Bon. Je lui dirai de me mener voir maman.

(*Il sort en envoyant plusieurs baisers à son père. Olcanor veut le caresser, mais l'enfant le regarde avec effroi. Olcanor exprime la colère.*)

SCÈNE XI.

OLCANOR, ALMANZOR.

OLCANOR, *à part.*

Almanzor vient d'embrasser son fils, il paraît ému ; tâchons de savoir ce que lui a dit Zénaïde, et rappelons dans son cœur le désir de la vengeance.

ALMANZOR.

Viens, mon cher Olcanor, viens consoler ton malheureux ami. Plus l'instant de mon hymen approche, plus je sens les remords déchirer mon sein.

OLCANOR.

Eh ! quoi ! des remords ! ah ! mon prince, ils ne sont que pour les coupables. Qui peut vous en donner ?

ALMANZOR.

Andronica.

OLCANOR.

Vous la regrettez, seigneur, quand cette criminelle épouse, au lieu de se justifier, vient de s'échapper de la prison par les efforts d'Edgivus, le perfide amant dont vous avez trouvé le portrait.

ALMANZOR.

Se pourrait-il ?

OLCANOR.

Elle s'est même soustraite jusques ici à toutes nos recherches.

ALMANZOR.

Et Zénaïde qui prend sa defense ; Zénaïde qui me refuse sa main ; qui veut que je convoque le conseil, que j'y appelle la reine ; qu'enfin l'innocence ou le crime d'Andronica soient reconnus.

OLCANOR, *à part.*

Frappons le dernier coup. Remplissez, mon roi, les vœux de Zénaïde ; et si vous convoquez le conseil, joignez aux preuves du crime d'Andronica cette lettre qui m'est adressée par Abner, le confident intime de votre première épouse, Lisez, seigneur.

Digitized by Google

ALMANZOR, *lit.*

« Brave Olcanor, à l'instant où Almanzor couronnera la » princesse Zénaïde, prenez le jeune Alphonse dans vos bras, » montrez-le au peuple assemblé ; rappelez-vous ce que sa mère » a fait pour la gloire de l'état ; perdez cet odieux époux, et » la main de la fière Almazonne n'appartiendra qu'à vous, qui » aurez détrôné Almanzor. » Quel tissu d'horreur !

OLCANOR.

Les perfides ! ils m'appellent au trône.... ajoutez encore ces preuves, non irrecusables de perfidie, la réunion des amazones et de tous ses partisans dans la forêt des Afforts. J'ai donné l'ordre que tous ces rebelles fussent cernés ; j'ai aussi fait arrêter le gouverneur de votre fils. Pour accomplir l'infâme projet qui contient cette lettre, on devait l'enlever, ce cher Alphonse. ... Mais tout a échoué par les effets de mon exacte surveillance et de mon attachement pour vous.

ALMANZOR

Enlever mon fils ! Olcanor, c'est à toi que je remets la garde du prince Alphonse.

OLCANOR, *à part.*

Heureuse circonstance !

ALMANZOR

Je vais d'abord faire arrêter toutes les amazones qui se trouvent dans la ville ; ensuite je rejoindrai la princesse Zénaïde, je lui montrerai les nouveaux témoignages de la perfidie d'Andronica, et la ferai renoncer à un projet qui ne donnerait que plus d'éclat à l'infidélité, à la criminelle audace d'une épouse que j'ai trop aimée. Olcanor, je te recommande mon fils ; c'est le dernier lien d'une chaîne qui me fut chère. Quand on perd le bonheur, il faut au moins s'en conserver l'image.

(Olcanor baise la main d'Almanzor, qui lui exprime sa reconnaissance, tandis que celui-ci annonce la vengeance.

SCENE XII.

OLCANOR, *seul.*

Ce billet a décidé Almanzor, le conseil ne sera point convoqué et mon plan réussira . . . Mais Abner que je viens d'accuser . . . il ne peut me nuire ; il a lui être défendu de nouveau de paraître devant le Roi . . . et Foscaros, unique auteur des lettres qui favorisent si bien mes projets, ne pourrait-il pas . . . me devenir dangereux ? . . . J'user avec lui de prudence . . . oui, je parviendrai au trône . . . j'y conduirai Andronica.

SCENE XIII.

OLCANOR, FOSCAROS.

FOSCAROS.

Seigneur, les batoliers, qui ce matin ont eu le bonheur de sauver

Digitized by Google

la vie à la princesse Zénaïde. demandent à lui présenter leurs hommages.

OLCANOR.

Je l'entends... elle prévient leurs désirs... Pendant cette fête, retournons près d'Almanzor, et maintenons les dispositions qui me sont favorables..., adresse-toi à la Princesse. (*il sort.*)

SCENE XIV.

ZENAIDE, ALPHONSE, ABNER, F OSCAROS

FOSCAROS.

Madame, tous ceux qui ont eu le bonheur de sauver leur reine du plus affreux danger, demandent à la revoir un moment; à leur tête, est un fermier accompagné d'une jeune fille, qui nous a montré une bague, qu'elle dit tenir de vous.

ABNER, *à part.*

Grand dieu!... c'est Andronica.

ZENAÏDE.

Qu'ils viennent avec confiance. Je leur ai trop d'obligation pour ne pas les recevoir. (*elle prend Alphonse entre ses bras, et lui dit, tout bas :* Mon ami, soyez bien prudent, vous aller revoir votre mère.

SCENE XV.

Les mêmes, ANDRONICA, ANTONIO, DIEGO Bateliers et leurs femmes.

(Andronica a le même costume qu'au premier acte; mais de manière à ne point être reconnue.

Les bateliers ont tous des bouquets; d'autres portent des corbeilles. Andronica, Antonio en portent une de la même grandeur que les autres. Zénaide se place sur un siège, prend le jeune Alphonse sur ses genoux, lui prodigue des caresses qu'il reçoit avec impatience; Abner lui fait un signe, il paraît plus calme. (MARCHE.)

ALPHONSE *s'échappe d'auprès de Zénaïde, court auprès de sa mère, et lui dit :*

Mam...

ANDRONICA, *bas.*

Silence, mon fils.

ALPHONSE, *la comprenant.*

Ah! la jolie paysanne! veux-tu m'embrasser? (*bas*) Viens-tu me chercher?

ANDRONICA, *bas en l'embrassant.*

Oui, mais éloigne-toi.

Alphonse retourne auprès de Zénaïde, qui le remet sur ses genoux.

Digitized by Google

ANTONIO.

Madame, permettez aux habitans de notre hameau de vous présenter leurs respects.

ZÉNAÏDE.

Ils ne peuvent me faire un plus grand plaisir.

ANTONIO, *aux bateliers.*

Enfans, la princesse Zénaïde veut bien recevoir vos bouquets.

(On lui présente les bouquets, sans toucher à ceux qui sont dans la corbeille que porte Andronica. On recule cette corbeille au fond du théâtre jusque devant la porte de l'appartement du jeune prince. Celui-ci va près de sa mère. Pendant le dialogue entre Alphonse et Andronica, le ballet a commencé.

ALPHONSE, *bas.*

Maman, allons-nous en.

ANDRONICA, *bas.*

Dis que tu rentres dans son appartement, et n'en ferme pas la porte.

ALPHONSE, *bas.*

J'entends. (*haut vers la fin du ballet*) Messieurs les villageois, vous dansez bien, mais vous faites trop de bruit, et cela me donne mal à la tête. (*Il feint de souffrir.*) (*à Andronica.*) Adieu, jolie paysanne. (*à Zénaïde.*) Ah! madame, combien je vous aime à présent!

(Il embrasse Andronica et rentre dans son appartement. Les danseurs se groupent de manière à masquer la corbeille aux yeux des gardes et de Zénaïde. Pendant ce tems, on exécute un pas de deux. Andronica est près de la porte de l'appartement de son fils. Il ressort doucement. Sa mère le prend, le met dans la corbeille; le recouvre de fleurs, et revient auprès de Zénaïde, après avoir fermé la porte de l'appartement de son fils. — Cette scène doit former tableau, et le public voir l'action d'Andronica.)

ANDRONICA, *bas à Zénaïde, en lui montrant la bague qu'elle a reçue d'elle.*

Madame, veuillez me reconnaître.

ZÉNAÏDE, *fixant ses regards sur elle.*

Celle qui m'a sauvé la vie était Andronica!

ANDRONICA.

Vous m'avez promis de favoriser l'amour d'une mère?

ZÉNAÏDE, *bas.*

Je tiendrai parole . . . mais votre fils?

ANDRONICA, *après avoir désigné à Zénaïde qu'il est dans la corbeille.*

Abner, je vous confie l'enfant de votre roi.

ABNER, *bas.*

Je suis consigné aux portes du palais; je ne puis en sortir.

ANDRONICA, *vivement.*

Enlevons cette précieuse corbeille.

ANTONIO.

Laissez-moi sortir un des premiers.

ANDRONICA, *à Zénaïde.*

Veuillez ordonner le départ de ces bonnes gens.

Digitized by Google

ZÉNAÏDE.

Allez, mes amis, retournez dans vos paisibles habitations, et soyez certaines que mes bienfaits iront vous y trouver.

ANTONIO, à *Diégo*.

Viens avec moi.

DIÉGO, *bas*.

Mais le petit bon homme ?

ANTONIO.

De la prudence, il est bientôt sauvé.

(*Tous les danseurs se mettent en marche. Diégo tient un des anses de la corbeille ; Antonio l'autre.*)

DIÉGO, *voulant ôter les fleurs de la corbeille.*)

Comment, mon cousin, vous ne laissez pas les fleurs à la princesse ?

ANTONIO, *lui marchant sur le pied.*

Demain, nous en rapporterons d'autres.

DIÉGO.

Cousin, vous me marchez sur le pied ; je suis très-sensible et cela me fait mal.

(*Il fait encore quelques pas : quand il est au milieu de la scène, il dépose sa corbeille.*)

Mon cousin, voilà des fleurs bien lourdes.

ANTONIO.

C'est que nous avons laissé les pieds d'œillets dans leurs pots, afin qu'ils pussent se conserver.

(*Andronica impatiente, quitte Zénaïde, court à la corbeille, et la porte avec Antonio. Olcanor arrive. Andronica se retourne précipitamment, de façon qu'elle n'est point vue du prince. Tableau.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, OLCANOR, FOSCAROS.

ANDRONICA, à *part.*

Mon fils est perdu !

(*Elle tâche de faire reculer Antonio jusqu'au milieu des mariniers.*)

OLCANOR.

Tout ici respire l'allégresse, madame ; votre auguste présence remplit les cœurs d'un respect sincère. Permettez que j'unisse mes vœux aux transports de ces bonnes gens. Mes amis, approchez cette corbeille.

(*Il regarde la corbeille où est l'enfant.*)

ANTONIO.

Mon Prince veut offrir des fleurs à madame ?

(Olcanor avance sa main sur la corbeille.)

ANTONIO, *continue en enlevant un bouquet.*

Tenez, monseigneur, je ne vous donne pas la plus belle de la corbeille ; mais ne vous en offensez pas, (*avec intention.*) nous la réservons pour l'offrir au Roi.

(Olcanor reçoit la fleur, et l'offre à Zénaïde.)

Digitized by Google

(Les danseurs saluent Zénaïde et Olcanor, et passent. Pantomime entre Zénaïde et Andronica, lorsqu'elle enlève la corbeille. Abner examine les gestes d'Olcanor, lui parle et paraît se plaindre d'être enfermé dans le palais.)

ANDRONICA, *très-bas à Zénaïde, en la quittant et l'embrassant.*
Méfiez-vous du prince Olcanor; c'est le plus scélérat des hommes.
(Quand tous les baterliers sont sortis, Olcanor revient près de Zénaïde.)

SCENE XVII.

ZENAIDE, ABNER, OLCANOR, FOSCAROS, Gardes.

ZENAÏDE, *à part.*
Enfin le jeune Alphonse est entre les mains de sa mère.

OLCANOR.
Venez, madame, le Roi va se rendre dans la salle des fêtes. Veuillez permettre que je vous y conduise. (*à Abner.*) Vous êtes libre de sortir du palais; c'était par erreur que l'on vous avait consigné. (*à Zénaïde.*) Madame, toute la cour est impatiente de vous voir. Daignez hâter son bonheur.
(Ils sortent; Abner les suit; mais il revient sur ses pas.)

SCENE XVIII.

ABNER, *seul.*

Le ciel me favorise; le fils de mon roi n'a plus de risques à courir. Voici Almanzor.

SCENE XIX.

ALMANZOR, ABNER.

ALMANZOR, *d'un air très-occupé, et comme à part.*
Je croyais trouver ici la princesse Zénaïde.

ABNER.
Seigneur, elle vient d'être conduite par le prince Olcanor, dans la salle des fêtes.

ALMANZOR
Vous ici, capitaine; pourquoi, depuis longtems, n'avez-vous point paru devant moi.

ABNER.
Seigneur, vingt fois je me suis présenté. On m'a signifié, de votre part, l'ordre de me retirer, et de ne plus reparaître.

ALMANZOR.
Qui a pu donner cet ordre?

ABNER.
Je l'ignore. On a craint que je vous apprisse la vérité. O mon

Digitized by Google

roi, pendant sept ans, j'ai mis mon bonheur à vous le dire, et vous étiez heureux.

ALMANZOR.

Andronica ne m'avait point trahi.

ABNER.

Vous avez pu le croire, et suivre les conseils des monstres qui ont juré sa mort.

ALMANZOR.

Vous savez qu'elle a brisé ses fers ?

ABNER.

Oui, seigneur !

ALMANZOR.

Vous connaissez sa retraite.

ABNER.

Oui, mon prince.

ALMANZOR.

Indiquez-la moi.

ABNER.

Devez-vous la conduire au conseil pour entendre sa justification, et lui rendre l'honneur.

ALMANZOR, *hésitant.*

Non.

ABNER.

Je garde le silence.

ALMANZOR.

Elle a, vous le savez, formé de grands projets.

ABNER.

Oui, votre bonheur seul les lui a inspirés.

ALMANZOR.

Mon bonheur ! quels sont-ils ?

ABNER.

Mon prince, c'est son secret.

ALMANZOR.

Où prends-tu cette hardiesse, en parlant à ton roi ?

ABNER.

Dans mon propre cœur. Je défends la vertu que des méchans vous ont fait opprimer. Je la défendrai jusqu'à la mort. J'ai su la braver pour votre gloire. J'étais avec Andronica, lorsqu'elle conquis pour vous le royaume de Murcie. Je l'ai suivie au milieu des chants de triomphe ; elle est entrée dans ce palais en vainqueur, elle en est sortie en proscrite. Elle vous a donné un fils, et vous lui donnez la mort.

ALMANZOR, *lui montrant le billet que lui a remis Olcanor.*

Traître ! reconnais-tu cette lettre, où elle promet sa main à celui qui me détrônera ?

ABNER, *après l'avoir parcourue.*

Cette lettre est une nouvelle imposture.

ALMANZOR.

Tu oses la nier ; cette écriture est la tienne.

Digitized by Google

ABNER.

La mienne. . . . (*lui montrant un écrit de sa main.*) Ne pouvant depuis long-tems approcher de votre auguste personne, je cherchais à vous faire parvenir ce papier. Confrontez, seigneur; lisez-le, et vous verrez que le prince Olcanor est un imposteur.

ALMANZOR, *mettant avec précipitation ce papier dans sa poche.*)

Je ne souffrisai point que mon parent, qu'un prince soit insulté par un. . . .

ABNER, *avec noblesse.*

Par un simple chevalier, seigneur; mais un brave militaire, qui n'a point mérité de perdre votre estime. Vous souvient-il du jour de la mort de Nouradin? Sur le champ de bataille même vous me demandâtes mon amitié. Je n'étais pas à vos yeux un être méprisable; je vous l'accordai cette amitié, vous la méritiez alors.

ALMANZOR, *furieux.*

Audacieux chevalier! si tu n'était le seul ami qui reste à la coupable Andronica, tu périrais à l'heure même! tremble.

ABNER, *avec énergie.*

Quand sa conscience est pure, l'honnête homme ne tremble jamais. Vous êtes le maître de mon sort; mais redoutez le plus grands malheurs. La vérité se découvrira. La main qui a tracée ces funestes écrits sera reconnue. Les auteurs de tant de forfaits creusent un abîme sous vos pas. Vous n'avez plus qu'Andronica pour vous en tirer. Je ne dois pas vous en dire davantage; je trahirais ses secrets. (*avec expression.*) O mon roi! ô mon maître, vous n'étiez pas né pour frapper ce crime. Le fer n'a point la forme du poignard, quand la terre le recèle dans son sein. Mais la perfidie l'aiguise et le façonne. Vous seriez le meilleur des monarques, si le traître Olcanor et ses agens ne vous eussent jamais approché.

ALMANZOR.

Sors à l'instant de ma présence.

ABNER.

J'obéis. Mais je vous devais la vérité; je vous l'ai dite.

ALMANSOR.

Tu es envoyé par la coupable Andronica; ma bonté veut bien te permettre de retourner auprès d'elle, mais dis-lui que les guerrières qu'elle a soulevées contre moi vont toutes être arrêtées; qu'elle sera de nouveau chargée de fer avec le perfide amant qui a su la rendre à la liberté, et que son fils est à jamais perdu pour elle. Dès ce moment vous n'êtes plus capitaine de mes gardes. Ne paraissez jamais devant moi.

ABNER, *avec force.*

Eh bien! puisque rien ne peut vous fléchir, sachez que les amazones sont résolues à se défendre; qu'Andronica sera libre. . . . et que son fils . . . . . est dans ses bras. C'est votre nouvelle épouse qui l'a rendu à sa mère.

Digitized by Google

ALMANKOR, *court à la porte.*

Alphonse, Alphonse.

ABNER.

Je n'ai pu fléchir le père ; assurons la retraite d'Andronica et de son fils. (*Il sort rapidement.*)

ALMANZOR.

Il ne répondra pas à ma voix. Holà, gardes.

SCENE XX.

ALMANZOR, Gardes, OLCANOR.

ALMANZOR.

Olcanor, vous me répondez de mon fils, il est ravi à ma tendresse.

OLCANOR.

Votre fils.

FOSCARO.

O fureur.

ALMANZOR.

Et c'est la princesse Zénaïde.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, ZENAIDE.

ZÉNAÏDE.

Pourquoi ces cris d'allarmes, seigneur :

ALMANZOR.

Quoi, madame, c'est vous qui m'avez privé de mon fils.

ZÉNAÏDE.

Vous en avez bien privé sa mère. Suis-je plus barbare que vous. Almanzor, les hommes se soutiennent par le courage et la force ; les femmes, par l'adresse et la générosité.

ALMANZOR.

Abner est votre complice, Il a fui ; qu'on le cherche, et qu'on s'empare de lui : Andronica espère en vain échapper à ma vengeance ; avant une heure son fils me sera rendu, et elle sera punie de tous ses crimes.

ZÉNAÏDE.

De tous ses crimes ! le plus grand est d'être trop bonne mère.

ALMANZOR.

Lisez, madame, et vous verrez que cette tendre mère est la plus infâme des épouses, qu'elle veut me ravir ma couronne, et que son seul désir, quand elle s'est emparé de son fils, a été de parvenir à ce but criminel, en séduisant une multitude égarée. Lisez.

OLCANOR.

Oui, lisez, madame.

Digitized by Google

ZÉNAÏDE.

Grand dieux! serait-elle coupable ?

ALMANZOR.

Mille pièces d'or à qui se rendra maître d'Andronica et de mon fils. Que la forêt des Afforts soit cernée plus étroitement. Que les amazones, les chevaliers qui y seront trouvés, soient chargés de fers et retenus dans les prisons de Grenade; et pour faire voir à mon peuple que je méprise le danger dont me menacent les rébelles, c'est au milieu de ce bois, dans le temple consacré à recevoir les premiers vœux des rois qui prennent une épouse, que je veux, Zénaïde, vous offrir le mien. Avant la fin du jour, vous serez reine de Grenade. Mon fils sera dans mes bras, et Andronica détrônée, avilie et repoussée de mes états, recevra le juste châtiment de ses forfaits.

(*Almanzor se retourne : Olcanor va le rejoindre avec les témoignages de la plus profonde douleur.*

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une superbe forêt. Au fond, sur une hauteur, la vue de la ville de Grenade, mais dans la plus belle perspective. Quelques arbres çà et là : au milieu un chêne, symbole de la force, et sur lequel on lit les noms d'Almanzor, et d'Andronica. A gauche, vers le fond, le péristyle d'un temple; de l'autre, une partie de bois touffu : la nuit est obscure : la lune éclaire le décor pendant les premières scènes.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, les amazones sont en scène ; les guerrières sont appuyées sur leurs armes, et paraissent dans la plus grande douleur : Clotilde, leur chef, est sur le devant de la scène, elle paraît vivement inquiétée de tems à autre, elle semble écouter s'il vient quelqu'un.)

CLOTILDE, plusieurs amazones.

CLOTILDE.

Chaque moment accroît ma vive inquiétude. La nuit va commencer ; personne encore ! chère et trop malheureuse Andronica, qui pourra vous sauver des pièges que vous tendent vos ennemis. (*elle regarde.*) Déjà elle devrait être ici, avec Alphonse son fils. La princesse Zénaïde aura-t-elle voulu la protéger ! S'il est ainsi, et que l'in-

Digitized by Google

fâme Olcanor s'en soit apperçu, de nouveaux dangers menacent le jeune prince et sa mère. Rendez-vous, nous a fait dire notre reine, dans la plaine où l'on couronne les rois de Grenade et de Murcie, j'irai vous y rejoindre . . . elle ne vient pas! Abner ce vaillant capitaine, son ami, son défenseur n'arrive point. Nous ne pouvons rester plus long-tems en proie à ces mortelles allarmes : osons marcher jusqu'au palais d'Almanzor, et redemandons cette noble héroïne qui nous a conduits tant de fois à la victoire. sa cause est celle de l'honneur et de la nature, marchons ; chevaliers suivez-nous. On vient ici. C'est Abner.

Toutes les amazones écoutent attentivement.)

SCENE II.

Les Précédens, ABNER.

CLOTILDE.

Abner, et la reine?

ABNER.

Eh quoi, ne serait-elle point encore arrivée parmi vous?

CLOTILDE.

Non.

ABNER.

Quel nouveau revers.

CLOTILDE.

Grand Dieu! le jeune Alphonse.

ABNER.

Il lui a été remis par la princesse Zénaïde.

CLOTILDE.

Andronica est donc sortie du palais avec son fils.

ABNER.

Oui, chargée de ce précieux fardeau, et accompagnée d'un homme dont je suis sûr, elle a trompé la surveillance des gardes ; je voulais la suivre, lorsque je me suis vu arrêté par les ordres d'Olcanor ; ce n'est que par miracle que je suis parvenu à m'échapper. Le Roi, auquel j'ai osé dire la vérité, m'a pour toujours banni de sa présence, il a envoyé à la poursuite des ravisseurs du prince Alphonse ; il a surtout donné l'ordre de se saisir de tous les chevaliers et de toutes les amazones.

CLOTILDE.

Nous arrêter, nous saurons nous défendre.

ABNER.

Oui, faisons triompher Andronica de ses lâches ennemis : contraignons Almanzor à proclamer l'innocence de son épouse infortunée, et assurons la couronne à son fils, pour l'amour duquel nous saurons tous périr.

(Les amazones croisent leurs épées sur celle d'Abner.)

Digitized by Google

CLOTILDE.

Nous ne pouvons douter qu'elle ne cherche à gagner cette forêt, rejoignons nos compagnes, et disposons-nous sur tous les points.

ABNER.

Si l'on nous résiste, portons en tous lieux l'épouvante et la mort. Infâmes délateurs, il est tems qu'une arme vengeresse vous frappe, puisque la justice ne peut vous atteindre. Amazones, une femme est opprimée, un enfant malheureux, c'est à vous qu'est réservé le droit de les défendre. Vous puiserez votre courage dans votre cœur et dans le pouvoir de la nature.

(Il part accompagné par toutes les amazones. On exécute une marche militaire.)

SCENE III.

DIEGO.

Encore des soldats, partout des soldats : ah ! mon dieu ! je n'en puis plus. Depuis deux heures au moins, je suis caché dans la forêt, sans oser en sortir, dans la crainte de tomber entre les mains de ces gens-là. S'ils m'eussent aperçus . . . mais je respire, ils sont déjà loin . . . ce méchant Olcanor était sans doute à leur tête. Déjà les siens ont voulu arrêter Andronica et son fils; mon cousin Antonio s'est battu comme un lion : moi, la peur m'a saisi ; la Reine pour se défendre avait pris mon sabre; elle a bien fait, elle s'en sert joliment : alors j'ai vu que j'étais inutile, j'ai gagné un petit sentier, et me voilà, mais où suis-je? J'entends du bruit. (*il avance et se heurte contre le chêne.*) C'est un arbre, c'est un chêne de ma connaissance, oui, c'est celui au pied duquel les rois de Grenade et de Murcie sont couronnés. On vient de ce côté . . . si c'était encore des agens d'Olcanor, je suis perdu ; courons me cacher dans le temple. (*il va près du péristile.*) Il est fermé. Sur cet arbre? je n'ai pas le tems de délibérer ; c'est bien là le cas de dire après tant de vicissitudes, je suis comme l'oiseau sur la branche.

(Il monte précipitamment sur l'arbre ; à peine y est-il qu'Olcanor entre, suivi de plusieurs soldats ; deux d'entr'eux portent des flambeaux.)

SCENE IV.

OLCANOR, DIEGO, Soldats, ROSBACK, KIRKOF.

DIÉGO, *a part.*

Que veulent-ils faire ? Les méchans voyent toujours trop clair : ôtons-leur la lumière.

ROSBACK

Il fait un tems du diable.

KIRKOFF

Le vent est terrible, morbleu! ce petit prince Alphonse nous cause plus de tourment qu'un général ennemi.

Digitized by Google

OLCANOR

Vous connaissez mes intentions ; sachez, en obéissant aveuglément à celui qui vous guide, mériter la récompense qui vous est promise. Soyez tous à vos postes ; que quatre d'entre vous entrent dans ce temple, que les autres pénètrent dans le bois sacré. Le mot d'ordre est Andronica et Régence.

DIÉGO. *à part.*

Heureuse découverte ! je suis bien placé ; je ne perdrai pas un mot de leur conversation.

SCENE V.

Les Précédens, FOSCAROS.

(Les gardes se placent d'un côté et de l'autre du chêne.)

UN GARDE.

Qui vive ?

FOSCAROS.

Foscaros.

OLCANOR.

Eh bien ?

FOSCAROS.

Andronica nous est encore échappée : tous les villageois, tous les bateliers, en feignant de servir notre cause, l'ont soustraite à nos recherches.

OLCANOR.

O rage ! et cet enfant si nécessaire à nos projets, est-il enfin en notre pouvoir ?

FOSCAROS.

Non. Nous sommes allés jusqu'à la ferme d'Antonio ; j'ai visité par-tout inutilement.

DIÉGO, *à part.*

Comme ma fiancée a dû avoir peur.

FOSCAROS

J'y ai laissé des gardes ; en cas qu'elle s'y présente, ils l'arrêteront. Mais, seigneur, tout est-il prêt ? Almanzor, avant la cérémonie, viendra-t-il seul ici ?

OLCANOR.

Oui, c'est l'usage des rois de venir seuls dans ce temple implorer la bonté des Dieux, avant d'y présenter leur épouse. Almanzor, faible et superstitieux, se gardera bien de manquer à ce devoir sacré.

FOSCAROS.

Eh bien ?

OLCANOR

Tout est préparé, la mort l'y attend : les gardes sont déjà là.

DIÉGO, *à part.*

Ecoutons.

FOSCAROS.

A merveille ; mais si Almanzor ne venait qu'accompagné d'une partie de sa garde ?

Digitized by Google

OLCANOR

Alors nous aurons recours à un autre moyen.

FOSCAROS.

Lequel?

OLCANOR

Pendant les fêtes de l'hymen, qui, encore suivant nos antiques usages, se célèbrent ici, des troubadours chanteront des hymes à sa gloire.

DIÉGO, *à part.*

Il y aura concert et bal.

OLCANOR.

Pendant ces chants, une coupe offerte aux nouveaux époux . . .

DIÉGO, *à part.*

Les coquins!

FOSCAROS.

Je suis de cet avis.

OLCANOR, *aux gardes.*

Vous, restez ici, ne laissez passer personne, sous quelque déguisement que ce soit, et souvenez-vous bien que le mot d'ordre est Andronica et Régence. Vous pourrez quitter vos postes lorsque je vous le ferai dire par un de mes officiers. Il s'appelle Hasfrick.

DIÉGO, *à part.*

Hasfrick.

OLCANOR.

C'est lui qui doit vous prévenir que la reine et son fils sont en mon pouvoir.

(Pendant cette phrase, on voit arriver Andronica; elle porte son fils, le pose doucement à terre, et tient en main le sabre de Diégo.)

OLCANOR.

Surveillez bien, soldats; la moindre négligence serait punie de mort. (*à Foscaros*) Je vais au-devant du roi, et guider ses pas jusqu'ici.

FOSCAROS

Et moi, je vais parcourir le bois.

(Ils sortent et passent auprès d'Andronica, sans la voir.)

SCENE VI.

DIEGO, ROSBACK, KIRKOF, ANDRONICA, ZEIDE.

ALPHONSE, *à sa mère.*

Chère maman, j'ai bien peur...

ANDRONICA *lui met la main sur la bouche.*

Silence, mon fils.

DIEGO, *à part.*

Oui, je crois entendre, (*il regarde*) je ne me trompe point, c'est madame Andronica.

Digitized by Google

ANDRONICA, (*à part.*)

Comment sauver ce précieux enfant.

DIEGO, *descendant de l'arbre.*

Je n'aurais pas le courage d'aller à la bataille ; mais pour sauver une femme et un enfant, je me sens capable de tout hasarder.

(Il marche à petit pas vers Andronica et lui fait entendre qu'elle ne peut avancer.)

ROSBACK.

As-tu vu quelquefois Andronica ?

KIRKOF.

Non, jamais.

ANDRONICA, *à Diégo.*

Je voudrais porter mon fils dans le temple de nos Dieux.

DIEGO, *bas.*

Impossible, il est rempli de soldats, ou plutôt d'assassins.

ANDRONICA.

Dans le bois sacré.

DIEGO.

Foscaros vient d'y entrer.

KIRKOF.

Croirais-tu que j'ai des remords, faire la guerre à une femme, à un enfant.

ROSBACK.

Corbleu ! tu me fais pitié.

ANDRONICA, *à Diégo.*

Cher Alphonse ! il est saisi de froid.

DIEGO, *Andronica.*

Je vais le couvrir de mon manteau. (*Il l'ôte et l'en couvre.*)

KIRKOF.

Où diable es-tu donc ? Rosbak, Rosbak.

ROSBACK.

Eh ! par ici.

DIEGO, à *Andronica.*

Tenez, cachons-nous derrière ce chêne, peut-être pourrons-nous leur échapper.

KIRKOF.

Le jour nous éclaire un peu.

ROSBACK.

Nous en avons grand besoin, pour éviter d'être surpris. Car cette forêt est, dit-on, remplie d'amazones, et ce sont des diables.

KIRKOF.

Ce sont des femmes, mon ami, c'est la même chose.

(*Shouard et Kirkof font plusieurs pas sur la scène.*)

DIEGO, à *part.*

Pauvre enfant, en quel état il est réduit !

ROSBACK, à *Kirkof.*

Veux-tu manger et boire un coup ?

KIRKOF.

Volontiers, mon camarade.

Digitized by Google

ALPHONSE, à *Diégo.*

Demande-leur un peu de pain pour moi.

DIEGO.

Ils vous verraient, et votre maman serait saisie par cette méchante.

ALPHONSE, *se jette dans les bras de sa mère.*

Oh ! je n'ai plus faim du tout, du tout.

ROSBACK, *buvant.*

A ta santé.

KIRKOF, *buvant à son tour.*

A la prise d'Andronica. (*La lune éclaire l'arbre.*)

ROSBACK.

Oui, corbleu !

ALPHONSE, *à sa mère.*

Oh ! les méchans !

ROSBACK, *retournant la tête.*

Tiens, regarde donc.

KIRKOF.

Quoi !

ROSBACK.

Vois-tu ?

KIRKOF.

Qui ?

ROSBACK.

Anrodnica.

ANDRONICA, *à Diégo.*

O mon fils !

ROSBACK.

Approche de ce chêne.

KIRKOF.

Je ne voisrien.

ROSBACK.

Il faut que tu sois aveugle.

KIRKOF.

J'ai beau regarder partout.

ROSBACK, *le menant vers le chêne.*

Lis donc, son nom est gravé sur l'écorce de ce chêne.

KIRKOF, *regardant.*

Oui, je le vois, mais je croyais que tu avais aperçu l'amazone.

KOSBACK, *revenant sur la scène.*

Morbleu ! je voudrais bien la tenir, ainsi que son fils, notre argent serait sûr.

DIEGO, *bas à Andronica.*

J'aperçois un sentier qui conduit à la cabane d'un bûcheron, je vais vous y mener ; marchons sans faire de bruit.

ALPHONSE.

Ah ! chère maman.

Digitized by Google

KIRKOF, *vivement.*

On a parlé. Qui vive? qui vive?

DIEGO, à *part.*

Payons d'audace. (*haut.*) Andronica et Régence; (*bas*) princesse, c'est le mot d'ordre.

KIRKOF.

D'où vieus-tu?

DIEGO.

De la cour. Mais parlez plus honnêtement à un écuyer du prince Olcanor.

KIRKOF.

Quel est ce jeune homme?

DIEGO.

C'est mon frère.

KIRKOF.

Cet enfant.

DIEGO.

C'est mon frère.

KIRKOF.

Où allez-vous?

DIEGO.

Chez ma mère, qui demeure au village d'Isnak, à une lieue d'ici.

KIRKOF.

Ton frère vient aussi de la cour.

DIEGO.

Oui, je lui ai procuré l'honneur de voir la princesse Zénaïde. . . Mais, j'ai des ordres à vous donner de la part du seigneur Olcanor.

KIRKOF.

Vous? vous?

DIEGO.

Moi-même.

KIRKOF.

On vous nomme.

DIEGO.

Halfrick. Mon maître m'envoie vous dire qu'il vous attend à la grande salle du palais, et que vous pouvez, sans danger, abandonner vos postes; car l'amazone et le prince Alphonse sont arrêtés.

ALPHONSE, *vivement.*

Maman, ce n'est . . .

ANDRONICA, *lui met la main sur la bouche, l'empêche d'achever.*

Chut.

KIRKOF.

Tant mieux, morbleu, tant mieux; mais dans la crainte d'être rompés, nous restons.

DIEGO.

Comme il vous plaira. Ma mission est remplie et je pars avec mon frère; en repassant, si vous le voulez, nous retournerons ensemble au palais.

(Il veut passer; Andronica porte son fils.)

Digitized by Google

KIRKOF.

On ne passe point, vous m'avez tout l'air d'un écuyer de nouvelle fabrique ; dans une affaire aussi importante, il faut de la prudence. Voici Foscoros, il va nous dire si vous n'êtes pas un écuyer de contrebande.

ANDRONICA, *bas à Diego.*

Nous sommes perdus.

DIEGO, *bas.*

Je vous défendrai au péril de mes jours : ah ! si mon cousin Antonio était ici.

ANDRONICA.

Hélas ! il est tombé au pouvoir de ceux qui voulaient m'enlever mon fils.

(Les soldats veulent les empêcher de fuir. Foscaros arrive.)

SCENE VII.

Les Mêmes, FOSCAROS.

FOSCAROS, *les reconnaît.*

Quels sont ces gens ? C'est le prince Alphonse et sa mère ! ô bonheur ! Madame, rendez-vous.

ANDRONICA.

(Il veut s'en emparer ; les soldats témoignent leur joie. Diego tire son sabre ; il est prêt d'en frapper Foscaros.)

Non, je ne me rendrai qu'à la mort.

(*Elle combat en veillant sur son fils.*) (*Clotilde, Abner et les amazones arrivent. Foscaros et les soldats fuyent.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, CLOTILDE, ABNER, Amazones.

CLOTILDE.

Enfin, Andronica, notre reine, vous êtes rendue aux vœux de nos amazones, et notre jeune monarque est dans les bras de sa mère.

ABNER.

Ne songeons qu'à sauver Almanzor.

ANDRONICA.

Oui, sauvons mon époux.

CLOTILDE.

Votre époux, votre persécuteur, et le plus ingrat des hommes.

ANDRONICA.

Il est le père de mon fils ; il est le père de ses sujets : pour un enfant, pour un peuple tout entier, ne dois-je pas sacrifier mon ressentiment, quelque juste qu'il soit, et ajouter à la gloire de vaincre les autres, celle de me vaincre moi-même.

CLOTILDE

Je vous reconnais à ce généreux dévouement ; ordonnez, et nous obéissons : que faut-il faire ?

Digitized by Google

DIÉGO

Empêcher que le roi soit tué ou empoisonné pendant la fête.

ABNER

Que dis-tu ?

DIÉGO

J'ai entendu le complot. Il y a là dans ce temple des assassins, il y a de ce côté des soldats . . . L'usage veut qu'on présente une coupe au roi, au moment de son mariage : ce breuvage lui donnerait la mort ; ainsi vous voyez qu'il est tems . . . Je vous en prie, faites que le roi ne soit pas tué.

ABNER

Je cours au temple.

ANDRONICA

Non . . . C'st le poste le plus périlleux ?

DIÉGO

Oui, certainement.

ANDRONICA

C'est le mien.

ABNER

Quoi, madame ?

ANDRONICA

Quel est le nombre des assassins ?

DIÉGO

Quatre.

ANDRONICA

Que trois chevaliers me suivent ; je connais l'entrée secrète de ce lieu, et je sauverai les jours d'Almanzor. Vous, Abner, chargez-vous de mon fils. Gardez mes amazones ; par votre adresse, surtout, réunissez-les en ce lieu au moment de la fête. Enfin, moi, je détournerai le glaive qui menace la tête de mon époux ; vous, empêchez que le criminel Olcanor ne verse dans son sein un poison mortel.

CLOTILDE

Mais si en exposant vos jours dans ce temple, vous étiez frappée par vos ennemis ?

ABNER

Ah ! madame, renoncez à ce projet ; à peine êtes-vous rendue à notre amour, à peine retrouvons-nous l'héritier du trône, que vous voulez, en vous éloignant de nous, en vous séparant de lui, nous livrer à de nouveaux chagrins. Laissez-nous punir les assassins d'Almanzor ; laissez-nous conjurer l'orage, et toujours au milieu de vos invincibles amazones, attendez que les plus dévoués, les plus fidèles de vos sujets vous rendent un époux, votre couronne et le bonheur. . . .

ANDRONICA

Non . . . Almanzor m'a tout ravi ; je veux qu'il me doive tout. Clotilde, que vos amazones se retirent avec vous et Abner près de cette forêt, d'où je ne sortirai que pour vous apporter la nouvelle

Digitized by Google

de ma victoire. J'apperçois Almanzor, précédé de son ministre ambitieux ; sans doute il vient dans ce temple adresser aux Dieux les prières accoutumées avant la célébration de son hymen. Il y vint jadis pour sa chère Andronica, pour son inséparable ami ! Où est ce tems. Mais le moment de son danger . . . Amazones, éloignez-vous ; Abner, si je péris, vous êtes le père, le sauveur de mon fils.

CLOTILDE.

Clotilde lui servira de mère.

DIEGO.

Et moi d'écuyer . . . sa destinée est sûre.

(Andronica s'éloigne du côté du temple avec trois chevaliers ; les amazones du côté opposé avec les chevaliers.)

SCENE IX.

ALMANZOR, OLCANOR.

OLCANOR.

Sire, quel tristesse, quel accablement ! qui peut ainsi porter la douleur dans votre âme : votre trouble augmente, ce dernier pas est pourtant celui qui vous mène au bonheur.

ALMANZOR.

Au bonheur . . . cette forêt, ce chêne antique, ce temple majestueux, tout ce qui m'environne porte le désespoir dans mon cœur. C'est ici que pour la première fois, je serrai dans mes bras cette Andronica que j'adorais, et à qui je devais et la gloire de régner et le plaisir indicible d'être aimé ; c'est ici que franchissant avec impétuosité les degrés qui mènent jusqu'à l'autel, je prononçai avec ivresse, le serment de n'être jamais qu'à Andronica, et que j'appelai sur ma tête la colère des dieux, si je le trahissais. C'est sous ce chêne, dont l'éternel feuillage est le premier trône des rois de Grenade, que j'entendis Andronica dire avec cet accent d'une âme vraiment pénétrée : je jure dévouement à mon roi, fidélité à mon époux, et amour à mon cher Almanzor. Oubliant alors et mon rang et ma cour qui m'environnait, je gravai nos noms sur l'écorce. Ils y sont encore . . . lis Olcanor . . . les années ont agrandi ces caractères chéris, et les années ont diminué l'amour d'Andronica . . . il ne fallait pas me ramener en ces lieux, il ne fallait pas me laisser voir ces traces adorées d'un bonheur qui n'est plus et que je regrette . . . mon courage m'abandonne . . . mes résolutions s'affaiblissent, et la coupable Andronica est devant moi, comme au jour de notre hymen, belle de sa vertu, brillante de son courage, aimable de sa tendresse. Elle est là, je la vois . . . C'est toujours elle ; et je suis toujours Almanzor.

OLCANOR.

Sire, dans un moment la princesse Zénaïde se rendra en ces lieux, vous avez le tems de suivre un usage sacré que la religion et le cœur commandent à tous nos rois.

Digitized by Google

ALMANZOR.

Faites ouvrir le temple ; si le monarque attendri par son cœur, n'est quelquefois plus qu'un homme, cet homme entraîné par son devoir sait redevenir monarque.

OLCANOR.

Il est perdu.

ALMANZOR.

On accourt de ce côté.

OLCANOR.

C'est Foscaros.

SCENE X.

Les Mêmes, FOSCAROS.

OLCANOR, *a part, en apercevant Foscaros.*

Que signifie ce trouble ? (*Haut.*) Que venez-vous nous annoncer ?

FOSCAROS.

Que les amazones ont délivré, par la force, Alphonse et Andronica, qu'elles prennent toutes les précautions pour résister avec avantage à vos guerriers, et qu'Abner les guide dans leurs coupables projets.

ALMANZOR.

Abner ! le traître. Loin de craindre les rebelles, que l'on dispose tout pour la célébration de mon hymen. Je vais au temple : bientôt mes premier vœux seront prononcés.

Almanzor sort, et entre dans le temple.)

OLCANOR.

Suis-le. . . . et surveille Andronica et ses amazones.

FOSCAROS.

Oui, seigneur.

OLCANOR.

Dès que notre projet sera exécuté dans ce temple, tu pénétreras jusqu'à elle, ou par la force ou par l'adresse, et tu lui offriras une couronne et ma main. Va, qu'Almanzor périsse et que je règne.

(*Foscaros entre dans le temple.*)

SCENE XI.

OLCANOR, Gardes au fond.

Almanzor va de lui-même au-devant des coups qui doivent assurer ma vengeance. Tout est prévu, si l'ingrate Andronica ne couronne l'amour ardent que j'ai pour elle, comme elle est dans cette forêt, je l'accuse, je l'accuse de la mort du roi. Sa perte est certaine, et les principaux seigneurs de Grenade ne verront plus en moi que le vengeur d'Almanzor.

(*On crie dans le bois* : ANDRONICA ET RÉGENCE.)

Digitized by Google

Voilà le signal. . . . Almanzor a vécu.

(*Un bruit d'armes se fait entendre. Des soldats fuient du temple, Olcador paraît: la pâleur de la mort est répandue sur son visage; son sabre est tiré; Foscaros le suit, ou plutôt l'entraîne.*)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, ALMANZOR, FOSCAROS.

ALMANZOR, *vivement agité.*

Les scélérats! ils voulaient m'assassiner! et c'était au nom d'Andronica.

OLCANOR.

D'Andronica.

FOSCAROS.

Nous sommes trahis!

ALMANZOR.

J'avançais dans le temple, l'esprit occupé de l'idée consolante d'un être protecteur, lorsqu'une voix, oui, c'est celle d'un dieu, lorsqu'une voix dis-je, me crie: arrête Almanzor, arrête, tu vas trouver la mort sur les degrés même du sanctuaire de la divinité. : à l'instant d'autres voix prononcent ces deux mots; *Andronica et Régence.* Plusieurs glaives sont dirigés contre ma poitrine; je me défends. Aussitôt un chevalier dont l'obscurité m'empêche de distinguer les traits, se présente, me fait un rempart de son corps, et soutenu de quatre autres braves, ils forcent mes assassins à fuir. J'allais témoigner ma reconnaissance à mon libérateur, quand il a poussé un cri douloureux, j'ai voulu le secourir; mais le fidèle Foscaros m'a entraîné pour me soustraire à la fureur des monstres, qui désespérés d'avoir été trompés dans leur attente, pouvaient revenir mettre à exécution leurs affreux complots, en me donnant la mort.

FOSCAROS, *bas à Olcanor.*

Ce chevalier était Andronica; c'est moi qui l'ai frappé, avant de l'avoir reconnu.

OLCANOR, *à part.*

Grands dieu! (*haut.*) Sire, faut-il que le nom d'Andronica soit aujourd'hui le signal du crime.

ALMANZOR.

La perfide est donc maintenant capable de tous les forfaits. Malheureux Almanzor, tu conservais pour elle un reste de pitié; à présent, puisse son nom être à jamais effacé de ma mémoire, comme il va l'être de ce chêne. (*il prend le poignard, et jette en bas l'écorce de l'arbre sur laquelle est gravé le nom d'Andronica.*) Qu'il soit en horreur dans l'univers entier! que son cœur souillé de crime, éprouve à chaque instant du jour l'effroi des remords! Quelle expire dans les plus affreux tourmens. (*Ici, Andronica sort du temple; elle a un mouchoir autour de sa blessure; elle veut descendre, elle tombe sur les degrés du temple.*) Viens, cher Olcanor, retournons au palais; que tout se prépare pour amener

Digitized by Google

ici la princesse Zénaïde. Ce dernier trait va sans doute la convaincre des crimes d'Andronica.... Je veux que son triomphe soit le désespoir de cette femme que je vous à l'exécration de nos derniers neveux.

OLCANOR, *à Foscaros.*

La coupe empoisonnée est mon dernier espoir. (*Il sort d'un côté, Foscaros de l'autre.*)

SCÈNE XIII.

ANDRONICA, *seule.* (*Elle reprend peu-à-peu ses esprits.*)

Où suis-je?.... qui m'a conduite en ces lieux?.... pourquoi ces habits.... qui m'a fait cette blessure?.... où est mon fils?... où est mon époux?.... Ce fer est ensanglanté, Ah! sa vue me rend à moi-même.... Ce fer a sauvé mon époux.... il faut que je le dépose sur l'autel de ce temple; je mettrai auprès de lui un billet adressé à mon cher Almansor: quand il sera là avec sa nouvelle épouse, il verra que jamais la vengeance n'a guidé mon cœur, et que l'amour le plus ardent n'a cessé de m'enflammer pour lui. Non, ce glaive, le sang dont il est souillé, porterait dans l'ame de Zénaïde, de cette rivale généreuse, un effroi mortel.... plaçons-le sur les branches de ce chêne, où mon nom.... il n'y est plus, il n'y est plus. Ah! voilà pour moi le coup le plus affreux. (*On entend une musique gaie.*) D'où viennent ces sons harmonieux.... quel est ce cortège. Dieux! c'est Almanzor et Zénaïde. Ah! peut-on s'avancer avec plus de rapidité dans la carrière du malheur.... toutes les peines m'accablent à la fois.... Andronica, plus de larmes, plus de plaintes inutiles; si le fer est détourné, la coupe s'apprête. Il faut sauver encore une fois Almanzor.... Il est doux de conserver ce qu'on aime alors même qu'il est coupable.

SCÈNE XIV.

ANDRONICA, DIEGO.

DIEGO.

Voilà le roi, voilà la reine. Ah! mon dieu! eh, madame, votre fils vous attend.... là bas, là bas, il ne fait que vous demander: courez, courez, madame, ou je ne réponds pas qu'il ne s'échappe pour venir jusqu'en ces lieux.

ANDRONICA.

Je cours vers lui, Diégo.

SCÈNE XV.

ALMANZOR, ZENAIDE, OLCANOR, Bardes, Suite du roi. Peuple.

(*Gardes du Roi, deux Héraults-d'armes, Bardes portant des harpes antiques*

Digitized by Google

leur costume, dans cette marche, est une robe de pélerin, et un casque surmonté d'un panache. Ils ont tous la visière baissée; ils sont précédés de pages, portant, les uns, sur de riches coussins, les attributs de la royauté; d'autres une coupe antique et une aiguière, et suivies de jeunes gens des deux sexes élégamment costumés, dansant au son des harpes, et jetant des fleurs sous les pas du roi et de la princesse Zénaïde.)

Ensuite Almanzor et la princesse Zénaïde, suivis des ambassadeurs Africains. Peuple de Grenade qui garnit l'amphithéâtre du fond. Tableau. Plusieurs des gardes s'avancent du coté d'Olcanor, lorsque tout le monde est placé.)

DIEGO.

Quelle belle fête çà va faire, voilà les héraults d'armes, les bardes avec leurs harpes, les pages, les soldats.

ALMANZOR.

Peuple de Grenade et de Murcie, je ne croyais pas vous rassembler une seconde fois pour une fête que j'avais déjà célébrée avec tant de plaisir et d'amour; mais Andronica s'est rendue indigne du trône, indigne du titre de mon épouse, j'ai dû faire un autre choix. Il ne pouvait tomber sur un objet plus aimable, qui garantit mieux à la fois le bonheur de mes sujets et la gloire de ma couronne. Olcanor, faites présenter la coupe nuptiale.

OLCANOR, *ne voyant pas arriver Foscaros.*

(*à part.*) Et Foscaros qui ne vient pas. Sire, l'usage veut qu'auparavant des troubadours célèbrent le triomphe de l'amour et de l'hymen.

COUPLETS.

Troubadour, que sous votre main
J'entende résonner la lyre;
En ce moment il faut nous dire
Plaisirs d'amour, plaisirs d'hymen,
Zénaïde est jeune et jolie,
Almanzor tendre et valeureux:
C'est le lierre qui se marie
A l'ormeau s'élançant aux cieux.

Garde-toi bien, affreuse jalousie,
De briser leur chaîne chérie;
Des époux désunis, hélas! quel est le sort:
L'ormeau tombe, le lierre est mort.

(*Après ce couplet on voit entrer Foscaros qui apporte une autre coupe, et change avec Olcanor.*)

Deuxième Couplet.

Chantons tous ces jeunes époux,
Fiancés d'amour et de gloire!
L'hymen est fier de sa victoire:
Il forme les nœuds les plus doux!
Près d'Almazor, comme avec grace
Zénaïde offre le tableau
Du lierre amoureux qui s'enlace
Parmi les branches de l'ormeau!

Garde-toi bien, affreuse jalousie, etc.

Digitized by Google

(Après ce deuxième couplet, Olcanor présente la coupe. Abner se jette sur lui, et la renverse.)

OLCANOR, *à Andronica.*

Chef des troubadours, c'est à vous de présenter la coupe.

ALMANZOR.

Que faites-vous?

ABNER.

Cette coupe est empoisonnée. (*Mouvement général.*)

(Les Bardes jettent en bas leurs habits et offrent des amazones armées. Ces amazones se précipitent sur Olcanor et Foscaros, et les désarment, tandis qu'Abner lui met la pointe de son épée sur la poitrine.)

ABNER, *à Olcanor.*

Traître, avoue tes crimes, ou je souille mon épée de ton sang. (*Montrant Foscaros.*) Almanzor, le chevalier Edgivus est mort depuis plus de six ans; voilà le faussaire qui a écrit toutes les lettres, où l'on a calomnié la vertueuse Andronica. C'est lui qui a déposé dans son appartement le casque et le portrait.

FOSCAROS.

Je n'ai agi que par les ordres du prince Olcanor.

OLCANOR.

Lâche! tu ne peux mourir en gardant un secret! mais puisque tout est découvert, Almanzor ne crois pas m'intimider; depuis huit ans, Andronica et le trône sont l'objet de mes désirs. Ne pouvant triompher de la vertu de cette fière amazone, j'ai cherché à la perdre dans ton esprit et j'ai réussi. Tu as brisé toi-même les liens qui vous unissaient; elle était innocente; mais pour augmenter tes remords et ta douleur, apprends que Foscaros l'a frappée dans le temple, à l'instant où elle défendait tes jours, et qu'elle expire dans ce moment.

ANDRONICA, *levant la visière de son casque, et se faisant reconnaître. Tableau.*

Non, elle existe.

TOUS.

Andronica!

ALMANZOR.

Qu'on entraîne ces monstres.

ANDRONICA.

Cette blessure, je l'ai reçue en protégeant Almanzor contre les perfides qui voulaient l'assassiner.

ALMANZOR, *courant à elle.*

Femme infortunée! ton fils serait-il perdu pour nous.

ANDRONICA.

Mon fils! le voici.

ABNER, *le montre, porté sur les boucliers des soldats.*

Seigneur, l'amour de sa mère lui a servi d'égide.

ANDRONICA, *avec noblesse.*

Puissant prince, monarque adoré, père d'Alphonse, et vous,

Digitized by Google

peuple, écoutez-moi. Je ne viens point adresser des prières. Murcie et Grenade attesteront que la fière Andronica ne sut jamais prier. Mes vils calomniateurs sont démasqués; ils avouent leurs crimes, ma gloire est vengée. Mais, comme mère, j'ai dû penser aux droits de mon fils; je demande, et c'est une justice, qu'il soit reconnu légitime successeur de son père, et que d'une voix unanime, on paie ainsi tous les sacrifices que j'ai faits au bonheur de l'Etat.

TOUS.

Vive le prince Alphonse.

ANDRONICA *prend son fils que lui présente Abner.*

(à *Almanzor.*) Je te rends ton fils; son sort est maintenant assuré. (*Almanzor embrasse tendrement son fils, qui ne quitte point la main de sa mere.*) Dès ce jour je quitte Grenade. Sois heureux, Almanzor, sois heureux. Je dépose à tes pieds ces armes qui n'ont jamais servi qu'à protéger tes Etats. Si ton pouvoir était menacé, je saurais les reprendre et punir tes ennemis.

ZÉNAÏDE.

Femme vraiment étonnante, j'accepterais un trône que tu as tout fait pour mériter et dont tu ne t'es jamais rendue indigne. Non, Andronica, je jure à la face du ciel, de ne jamais régner sur un peuple dont vous seule devez assurer la félicité. Veuillez me faire reconduire dans les Etats de mon frère. (à *Almanzor.*) Convaincue de l'innocence d'Andronica, je vais lui rendre tous ses droits.

ALMANZOR.

Andronica! Zénaïde, je n'oublierai jamais cette sublime action.

(*On entraine Aleanor, Foscaros et leurs complices.*)

(à *Abeer.*) Abner, je saurai reconnaître les services que tu m'as rendus. (à *Andronica.*) Et vous, bonne épouse, bonne mère, invincible guerrière, vous serez toujours l'exemple des vertus et de l'honneur.

(*Toutes les amazones élèvent leurs armes en signe de joie. Abner prend Alphonse, l'élève et lui remet une couronne de lauriers que le jeune prince pose sur la tête d'Adronica. Celle-ci est dans les bras d'Almanzor et de Zénaïde.*)

Tableau.

FIN.

Digitized by Google